

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

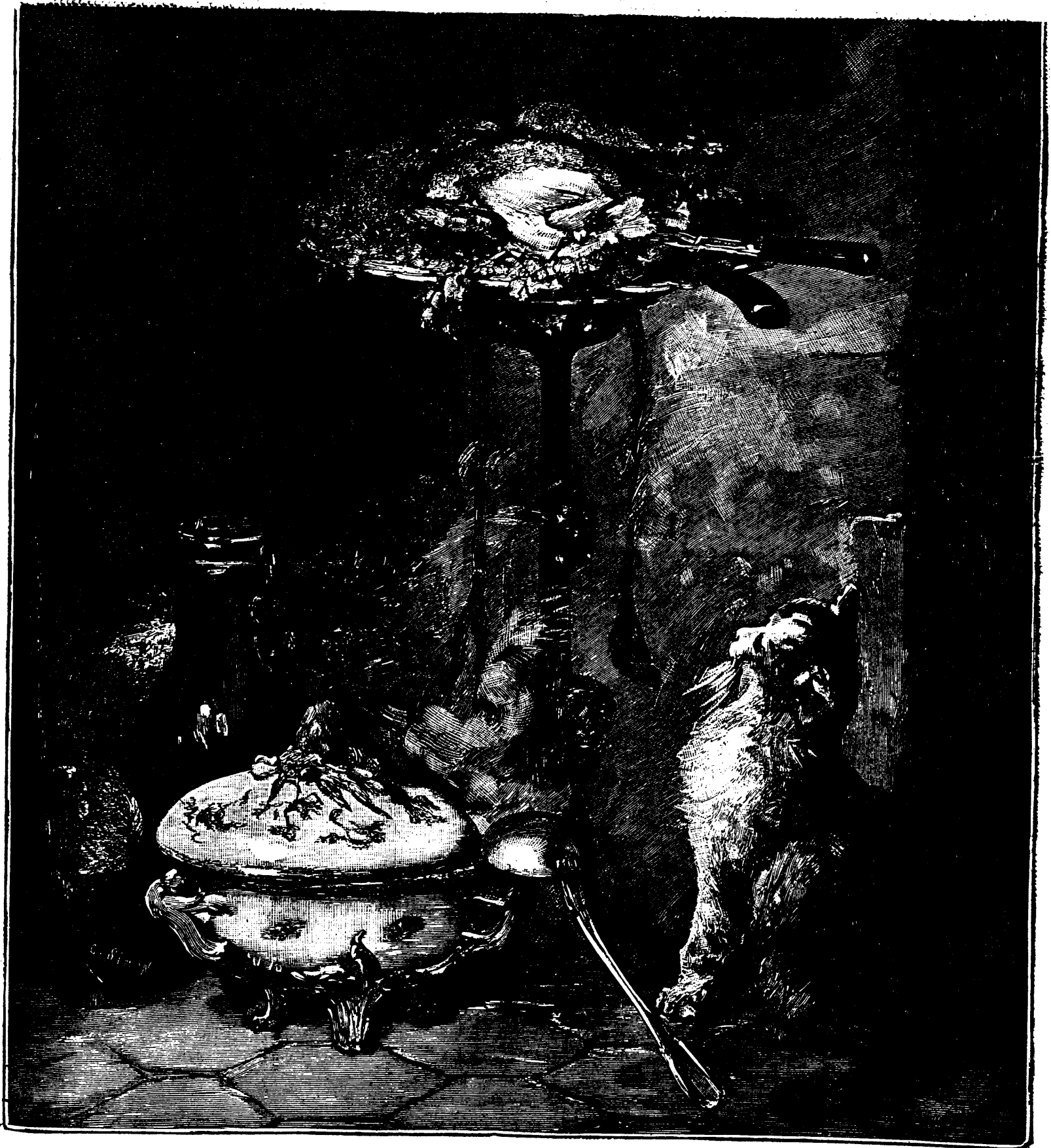
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 281—SAMEDI, 21 SEPTEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Entre le potage qui fume
Et le poulet fort bien rôti,
Minet se sent en appétit
Et sa convoitise s'allume.

Lequel des deux va-t-il choisir ?
La soupe est près de sa moustache,
L'obstacle excite le désir :
Son œil sur le poulet s'attache.

Cet œil se fixe tout entier
Sur le morceau qu'il magnétise....
Allosn, Minet, pas de bêtise :
Prends le poulet, sac à papier !

SALON DE 1889. — "CONVOITISE," TABLEAU DE M. L. MONGINOT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 SEPTEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—Chronique : Développement intellectuelle et professionnel chez les femmes, par Catherine Parr.—Revue générale, par G.-A. Dumont.—Notes historiques.—Biographie de M. W. Chapman.—Poésie : Souvenir de promenade, par Paul Durand.—Chansons canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Étymologies, par Hector Servadec.—Poésie : Au coin de l'aube, par Lorenzo.—Nos gravures : Le cardinal Guilbert.—Bibliographie.—Choses et autres.—Variétés.—Les échecs.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Sans-Mère (suite) ; Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Salon de 1889 : "Convoitise".—Premier pique-nique annuel des lithographes de Montréal : Les membres du comité.—Vue du pont de Belœil.—Portrait de M. W. Chapman.—Portrait de Son Eminence le cardinal Guilbert.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES GROS LOTS

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, les principaux lots ont été réclamés par les personnes suivantes :

M. F.-X. Charbonneau, 173, rue Roper, Pointe Saint-Charles, \$50.00 ;

M. Edouard Houle, 288, rue Lagauchetière, Montréal, \$25.00 ;

M. F.-X. Dupuis, 170, rue Vinet, Sainte-Cunégonde, \$10.00.

Les primes ci-dessous ont été réclamées après la publication de la dernière liste :

M. Léandre Chevrier, Canada Hôtel, Ste-Scholastique, \$10.00 ; M. J.-A. Fournier, Lac Mégantic, \$4.00.

La semaine prochaine, nous publierons la liste complète des réclamants.

A NOS LECTEURS

Vous avez pu reconnaître que les essais que nous avons faits de notre nouveau système de photographures ont parfaitement réussi, après les quelques tâtonnements inévitables en pareils cas, et que le succès a récompensé nos efforts.

Nous venons vous prier de devenir en quelque sorte collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, en nous envoyant les photographies de vues ou les portraits de personnes notables de la localité que vous habitez.

En ce faisant, vous contribuerez à faire mieux connaître notre pays, et vous serez certainement heureux de voir reproduits, dans un journal dont la circulation augmente tous les jours, les sites qui vous sont chers et les portraits de personnes qui ont rendu des services à notre cher Canada.

Veillez adresser ces photographies à l'adresse suivante, avec le nom du photographe :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 2034, Bureau de Poste,
Montréal.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Maintenant que nous avons bien vu tout ce qui entoure le grand Palais général proprement dit de l'Exposition, nous allons nous hasarder à pénétrer à l'intérieur. Le plan de ce palais présente à peu près la forme d'un Π renversé : les deux branches de la lettre sont formées par les deux palais des Beaux-Arts et des Arts-Libéraux, tandis qu'entre ces deux branches s'étendent les beaux jardins que nous avons déjà visités ensemble, et qu'au fond s'élève le majestueux dôme central.

Nous allons commencer par le Palais des Arts-Libéraux ; ce palais est en tout point semblable à son vis-à-vis, celui des Beaux-Arts, du moins pour ce qui regarde l'extérieur. Ces deux constructions se font pendant et elles forment les ailes magnifiques du grand bâtiment du fond. Je ne saurais vous en donner de description plus exacte et plus simple que celle que je trouve dans un ouvrage très bien fait sur l'Exposition-Universelle.

Chacun d'eux a sa coupole ; chacun d'eux a sa charpente en treillis de fer, élégamment conçue, apparente au dehors, mais revêtu d'un vernis bleu clair qui est loin d'être désagréable à l'œil et qui donne même à tout l'édifice, où domine cette nuance azurée, quelque chose de léger, de gai, de tendre, on dirait volontiers de céleste, comme il convient d'ailleurs au royaume d'Apollon. Les intervalles laissés par le croisement des barres métalliques sont remplis, dans les montants, par des terres cuites moulées ; dans les grands panneaux, par des briquetages aux milles couleurs ; dans les frises par des ornements en relief et en couleur, au milieu desquels on peut s'amuser à lire, gravés en lettres d'or sur plaque bleue, des noms d'hommes célèbres—inscriptions dont nos édifices récents, et cette Exposition en particulier, ont un peu abusé. Quoi qu'il en soit, dans tout cet édifice les colorations se marient sans tapage, sans discorde, de manière à laisser à tout l'ensemble une tonalité constante, une harmonie assez douce.

La coupole est aussi d'un bleu clair, mais resplendissant. On la croirait faite en porcelaine ou en émail cloisonné ; elle surgit au milieu d'une toiture passablement étendue qui avait besoin d'être rachetée par un élancement gracieux et hardi.

Le point culminant est à 184 pieds du sol ; la hauteur générale de la nef est de 100 pieds ; la longueur du palais est de 820 pieds ; la largeur de 278 pieds.

La galerie qui sépare cet édifice des autres s'ouvre au dehors par des entrées monumentales en maçonnerie, qui rompent heureusement l'uniformité des lignes métalliques, forcément raides et grêles.

Sur la façade qui regarde les jardins intérieurs de l'Exposition règne un portique destiné à des cafés ou restaurants, et devant ce portique une terrasse à balustrades et à perrons.

Bref, on ne dira plus comme en 1867 et en 1878 que rien d'artistique, rien de poétique n'annonce aux yeux la demeure des arts et qu'on s'est contenté pour eux d'une baraque à peine déguisée. L'architecte a tout ingénieusement combiné cette fois pour rendre leur hôtellerie brillante et luxueuse.

A l'intérieur, les deux Palais, celui des Arts-Libéraux et celui des Beaux-Arts, ne se ressemblent plus. Ils sont aménagés chacun à leur façon. Ils se composent bien, l'un comme l'autre : 1^o d'une nef coupée, au centre, par la haute salle du Dôme ; 2^o de bas-côtés à deux étages qui semblent servir de contreforts à la nef et s'étendent à droite et à gauche sur toute sa longueur. Mais pour le surplus, la distribution est différente.

Tout le pourtour intérieur du Palais des Arts-Libéraux forme une tribune.

Tout le milieu est occupé par un ensemble de pavillons à terrasses qui communiquent de place en place avec la tribune du pourtour. Parlons d'abord d'eux.

Ces pavillons, tous de style uniforme (l'architecte qui en a donné le dessin est M. Sédille), se divisent en cinq corps distincts : l'un, placé au centre, est circulaire ; les autres forment des carrés évidés au milieu.

Ils sont entièrement construits en charpente de bois, peinte en vert sombre avec des filets blancs, des balustres d'un rouge sombre et des plaques noires où se lisent des inscriptions en lettres d'or ; ils n'ont rien de la gaieté qui règne au dehors ; et cela se conçoit : on les a voulus, sévères et pédagogiques, parce qu'ils renferment un enseignement, ce qu'on appelle des *leçons de choses*, et un enseignement grave, solennel, s'il en fût : une évocation du passé momentanément tiré de sa tombe, et replacé devant nos yeux, par ses œuvres mêmes, ou du moins par des spécimens de ses œuvres, reliques ou débris, collectionnés avec patience, classés méthodiquement et étiquetés. Le titre officiel de ce musée est : *Exposition rétrospective du travail et des sciences anthropologiques* ; adoptons un titre plus court : *Histoire du travail*.

On y a fait figurer les outils primitifs de l'homme, ses essais rudimentaires de mécanismes, l'œuf de nos machines modernes, les humbles ressources, et pourtant déjà admirables, des anciens artisans, les vieux métiers des tisseurs, les presses d'où sont sorties les premières pages imprimées, tout ce qui atteste l'effort et le progrès du génie humain.

Pour les engins et machines, les riches collections du Conservatoire des Arts et Métiers, celles de l'École centrale, celles des Ponts et chaussées, etc., ont été mises à contribution. Ce qu'on ne voit pas dans sa réalité, on le voit par des dessins, des peintures ou des modèles réduits.

Jetons un coup d'œil sur un carré consacré surtout à l'homme primitif, soit préhistorique, soit sauvage. Au rez-de-chaussée, sous le portique, se voient d'un côté : de vieilles armes, des haches en silex, et de vieilles parures, découvertes en Danemark, pays fécond en trouvailles de ce genre ; de l'autre côté, des poteries celtiques ou gallo-romaines. A ces échantillons, se mêle un peu de Musée Grévin, c'est-à-dire des mannequins habillés plus ou moins, dans une posture de travail : des potiers gaulois, étrusques, des tisserands égyptiens, un atelier de Chinois. Des groupes de ce genre remplissent même entièrement la cour à ciel ouvert ; on y peut contempler—spectacles purement amusants—les premiers métallurgistes fondant du métal avec des soufflets déjà assez savants (ce qui fait douter que ce soient les premiers) ; les premiers artistes sculptant des os sous un faux rocher ; les premiers constructeurs maçonnant un dolmen ; et des Aztèques, et des nègres de bois ; enfin des Samoyèdes couverts de fourrures se faisant traîner sur une fausse neige par un renne immobile. Il n'y a point de mal à ces sortes de tableaux vivants postiches. Quoique cela ne bouge pas, cela anime, et c'est très regardé.

Voici maintenant les arts Libéraux proprement dits.—C'est là qu'on a groupé les premiers essais de l'imprimerie, de la gravure, de la photographie, etc. ; les vieilles presses à bras, avec lesquelles on aime à se représenter Gutenberg reproduisant une bible ; divers procédés de sculpture, divers moules remplissent une partie de ce pavillon ; les vieux instruments de musique y ont aussi leur place ; que n'a-t-on pu retrouver de même les vieux instrumentistes pour en jouer ? Juge-t-on de l'effet que produirait un orchestre ressuscité, nous donnant un concert avec ces violes, ces guitares et ces clavecins !

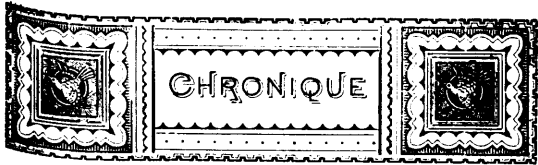
L'Exposition aérostatique, est signalée par un immense ballon gonflé qui plane sous la coupole, et mérite d'être vue. On y a rassemblé quantité d'estampes et de peintures représentant les expériences et les accidents célèbres ou donnant le portrait des navigateurs aériens ; on y fait figurer des objets, assiettes, éventails, chaudrons, pendules même, qui témoignent, par leurs emblèmes, de l'enthousiasme causé par les premières ascensions de Montgolfier, de Pilastre de Rosier ou du physicien Charles.

P. Colonnier

Tous les gouvernements sont bons lorsqu'ils sont honnêtes ; mais presque tous ont une origine qui leur interdit l'honnêteté.—G.-M.-VALTOUR.



DÉVELOP
Une c
souvent
la présen
Nous
tinuelles
Les je
trop sou
deuses c
jour, dan
assises,
n'est cer
Les ho
beaucoup
savent-il
leurs pri
tion qui
sitaire, c
On dé
le jour v
ont acqu
se lancer
leur plac
heureuse
jeunes fi
Dans
quelques
civiles, c
faire un
agréable
les lance
Dans
cupe mo
des jeun
la gram
qui cons
ler, on j
n'ont pl
ques-une
de leur a
Je sui
les occup
crois m
mille ; n
valeur d
Elle a
autre ap
Je rés
juste et
fants, a
qui se p
conque.
Toute
de l'utili
munies
teindre.
Est-ce
ser que
soi-mêm
une sort
appui q
peuvent
pas sans
la route
le faire
pourra s
vant elle
peut-étr
elle s'y
s'éclaira
tiers, o
parcour
y devien
pris l'im
d'une v
l'aide, q
core, so
des ques
sans bu
Ce qu



DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET PROFESSIONNEL
CHEZ LES FEMMES

Une question des plus importantes, se présente souvent à ma pensée, et il me semble utile de vous la présenter et de l'analyser avec vous.

Nous sommes à une époque de fluctuations continuelles dans les fortunes et les positions.

Les jeux de bourse, auxquels on se laisse, hélas ! trop souvent entraîner ; les spéculations hasardeuses du commerce, tout cela apporte chaque jour, dans les positions qui paraissent les mieux assises, des perturbations auxquelles nul de nous n'est certain d'échapper.

Les hommes n'ont pas besoin de s'en préoccuper beaucoup. Dès leurs premières années, à peine savent-ils se tenir sur leurs jambes et balbutier leurs premières lettres, que l'on pense à la position qui leur sera faite par une éducation universitaire, commerciale ou industrielle.

On développe leur intelligence dans ce sens ; et le jour venu où ils doivent ouvrir leurs ailes, elles ont acquis la force de les soutenir, et ils peuvent se lancer dans la vie, avec la certitude de s'y créer leur place et d'y être quelque chose. L'on n'a malheureusement pas la même prévoyance pour les jeunes filles.

Dans les positions aisées, lorsqu'elles ont acquis quelques connaissances, presque toujours superficielles, qu'on leur a appris à tenir un crayon pour faire un croquis, ou à jouer du piano d'une façon agréable, on déclare leur éducation terminée et on les lance ainsi dans la vie dans l'attente d'un mari.

Dans les positions plus modestes, on se préoccupe moins encore du développement intellectuel des jeunes filles. Lorsqu'elles ont appris un peu la grammaire et les premiers éléments littéraires qui consistent à savoir lire, écrire, un peu calculer, on pense en avoir fini avec elles, et qu'elles n'ont plus qu'à s'occuper du ménage, auquel quelques-unes s'adonnent tout entières, sans autre souci de leur avenir.

Je suis certes bien loin de blâmer les goûts et les occupations pratiques ; je les approuve et les crois même très nécessaires au bonheur de la famille ; mais ils sont loin de constituer toute la valeur de la femme.

Elle a d'autres aptitudes, et il doit y avoir un autre appel à son intelligence et à ses capacités.

Je résumerai ma pensée en disant que je crois juste et nécessaire de développer, chez tous les enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent, un goût, qui se prononce toujours par une profession quelconque.

Toutes les femmes peut être n'auront pas besoin de l'utiliser, mais toutes au moins seront ainsi prémunies contre la mauvaise fortune qui peut les atteindre.

Est-ce qu'il n'est pas affreusement triste de penser que l'on n'est rien, que l'on ne peut rien par soi-même ! Et ne doit-on pas courber la tête avec une sorte de confusion en se disant que, sans un appui que les événements et la lutte pour la vie peuvent nous enlever, on ne saurait faire un seul pas sans broncher ou tomber malheureusement sur la route. La femme qui réfléchit, et toutes doivent le faire en présence d'un avenir inconnu, ne pourra s'empêcher de comprendre qu'il y a là, devant elle, une route où elle arrivera et marchera peut-être d'abord hésitante et malheureuse, mais elle s'y affermira peu à peu dès que l'horizon, en s'éclairant pour elle, lui en aura montré les sentiers, ou croissent moins d'épines que dans ceux parcourus par la femme désœuvrée.—Et son pas y deviendra solide et affermi quand elle aura compris l'immense satisfaction que donne la conviction d'une valeur personnelle qui dispense d'attendre l'aide, qui ne vient pas toujours.—Bien plus encore, son esprit, occupé, n'ira pas chercher dans des questions oiseuses ou futiles une distraction sans but et sans utilité.

Ce qui ne conduit pas au bien conduit toujours

au mal, nous dit un ancien axiome dont nous devrions toujours nous souvenir, et nous devons considérer comme l'un des plus grands maux la tendance à la calomnie. C'est la pente fatale à laquelle aucune n'échappe.

Ces réflexions préliminaires, auxquelles je vous convie en les faisant avec vous pour vous en montrer la nécessité, nous conduiront tout naturellement à étudier, dans une autre causerie, quelles sont les professions diverses auxquelles peuvent s'adonner les femmes, pour se rendre utiles à elles-mêmes et à la société, qui est en droit de leur demander et d'attendre d'elles un juste retour pour les bienfaits qu'elles en reçoivent pendant leur existence tout entière.

CATHERINE PARR.

REVUE GENERALE

L'armée française.—La revue du 14 juillet.—Développement de l'éducation militaire en France.

* * La France veut la paix, mais elle la veut avec honneur. Jamais elle ne permettra à personne, fût-elle même l'empereur d'Allemagne, d'insulter l'étendard national. Notre ancienne mère-patrie tend la main à tous les opprimés dans le moment, ainsi qu'elle l'a fait dans le passé. Et si les pays qui l'entourent n'étaient pas si oublieux, elle ne compterait pas un ennemi chez ses voisins, car elle les a tous défendus à certaines époques de l'histoire. Malheureusement, la reconnaissance des peuples, de même que celle des individus, n'existent pas ici-bas.

C'est afin de se protéger contre toute attaque du dehors et avec aucune pensée d'agression, que la France travaille depuis 1870, au relèvement de son armée glorieusement vaincue pendant la campagne franco-prussienne.

La France est maintenant prête au combat. Son armée est forte et bien disciplinée ; l'éducation militaire de ses chefs est à la hauteur des hautes charges qu'ils remplissent. Et pour s'en convaincre, les étrangers de passage à Paris n'ont eu qu'à se rendre à Longchamps, le 14 juillet dernier, pour assister à la grande revue.

Ici, nous empruntons à un écrivain français le récit de cette grande revue, récit que nous abrègerons vu que l'espace à notre disposition n'est pas assez considérable pour le reproduire en entier.

« Le clou de la revue, dit cet écrivain, s'il m'est permis en matière aussi grave, de me servir d'un mot d'argot parisien, le clou de la revue, c'est le défilé. L'état-major est venu se placer en avant de la tribune présidentielle. Le silence se fait, tous les yeux sont tournés vers la droite de la piste d'arrivée du champ de courses où s'est massée la forêt de baïonnettes. On attend ; soudain un commandement se fait entendre, et la masse s'élance d'un pas régulier dont la cadence est marquée par les clairons et les tambours. Le général commandant en chef, parvenu à la hauteur de la tribune du chef de l'Etat, salue de l'épée, et les braves éclatent. Ces braves saluent le bataillon de Saint-Cyr, le bataillon de l'espoir, le premier bataillon de France, qui passe jeune et fier, heureux de la vie qui s'ouvre devant lui. Vient ensuite la garde de Paris, vieille troupe, chère aux Parisiens dont elle assure la tranquillité, suivie du génie, corps savant et guerrier tout à la fois, portant sur son drapeau les noms glorieux de Dantzich, de Saragosse et de Sébastopol.

« Voici les chasseurs à pied, vifs et alertes, populaires entre tous, les *petits vitriers*, comme les appelle le gamin de Paris. Il y a peut-être un peu d'affectation dans l'allure saccadée de quelques-uns. N'importe ! on aime cela, et les braves redoublent à leur aspect. Après eux, défile la ligne, la force et la molle de l'armée. Applaudissez, public des tribunes et masses populaires pressées autour de l'enceinte du champ de courses...

« C'est à eux que nous devons nos prochaines victoires, car il n'y a victoire que lorsque l'infanterie a pris pied sur les positions de l'ennemi. L'artillerie prépare la victoire, la cavalerie la complète, l'infanterie la décide. Applaudissez donc, gens des tribunes et de la plaine. Et de fait on applaudit, mais on se lasse de toutes choses et en particulier de celles qui durent trop longtemps. On est venu pour jouir d'un spectacle, et la première condition d'un spectacle c'est la variété. Or, pour le gros du public, rien ne ressemble au défilé d'un régiment d'infanterie comme le défilé d'un autre régiment d'infanterie ; aussi plus d'un spectateur se demande si cela ne finira pas bientôt et si la forêt mouvante des baïonnettes sortira toujours inépuisable des profondeurs du torrent.

« Patience ! cela finit. Peu à peu, à partir de la droite, la piste se dégage des pantalons rouges et montre son herbe verte : toute la ligne devient libre ; rien pour un moment ne passe plus devant les tribunes. C'est l'artillerie qui prend du champ. Les trompettes font entendre la marche accompagnée par un roulement sourd de tonnerre. Le tonnerre grossit et se rapproche avec des tintements de ferrures et des cliquetis de chaînes. Au grand trot des attelages les canons passent alignés comme au cordeau : à leur tonnerre répond un tonnerre de braves. Parmi ceux qui applaudissent il y a des naïfs qui voient dans l'alignement des canons un gage assuré de la revanche ; d'autres plus inconséquents et mieux dans le vrai se complaisent dans l'idée de la puissance de cette artillerie dont le matériel est supérieur à celui de toutes les autres armées, dont le personnel semble si bien dans la main de ses chefs. Et tous applaudissent le tonnerre roulant.

« Viendront ensuite les chasseurs à cheval, contenant

avec peine dans l'alignement leurs petits chevaux pleins d'ardeur, éternés par l'immobilité d'une attente. Mais certes, les chasseurs d'Auguste Colbert et de Montbrun n'étaient pas mieux alignés à Iéna, à Wagram, à Fuenta de Onoro, lorsqu'ils brisaient la résistance des carrés anglais ou prussiens et dispersaient les escadrons de la cavalerie autrichienne. Puis nous verrons les dragons. Ah ! ce ne sont pas les rudes dragons d'Espagne, avec leurs longues lames de Tolède, leurs figures bronzées par cinq années de soleil d'Andalousie et d'Estramadure, leurs habits taillés dans la bure des moines. Ceux-ci d'années et de service sont tant soit peu plus jeunes, mais ils sont tous prêts à soutenir les traditions de Zinsheim, de Steinkerque, d'Austerlitz, de Medelin, de Navgis, etc. Enfin, ajoute le même écrivain, voilà les cuirassiers, et les braves éclatent plus vifs que jamais à l'aspect de ces *gros frères*, colosses bardés d'acier, dont le galop réveille la légende d'Eylan, d'Essling, etc.

Vous demandez des applaudissements à l'armée française, cher confrère, eh bien ! j'applaudis des deux mains à son relèvement, à son succès, à ses victoires futures. Puissent mes humbles braves être entendus par delà les vagues de l'Atlantique, au sein de la mère-patrie.

G. Dumont

Septembre 1888

NOTES HISTORIQUES

Le premier numéro du *CRITIC*, de Montréal, a paru en février 1887. Rédacteur, Wm Street.

Le lieutenant GREELY, voyageur au pôle Nord, visita Montréal le 28 août 1884.

L'abbé Démétrius LÉVÊQUE, sulpicien, est décédé à la Rivière-Ouelle le 21 juillet 1884, à l'âge de trente-huit ans.

Après la capitulation de MONTRÉAL, le général Amherst nomma des officiers pour représenter les Anglais dans Québec, Trois-Rivières et Montréal ; ces officiers se conduisirent avec tant de modération que les Canadiens commencèrent à prendre confiance en ceux qu'ils redoutaient d'abord. N'étant plus tourmentés par la guerre, ils purent cultiver leurs terres et porter leurs produits sur les marchés et les vendre au prix demandé.

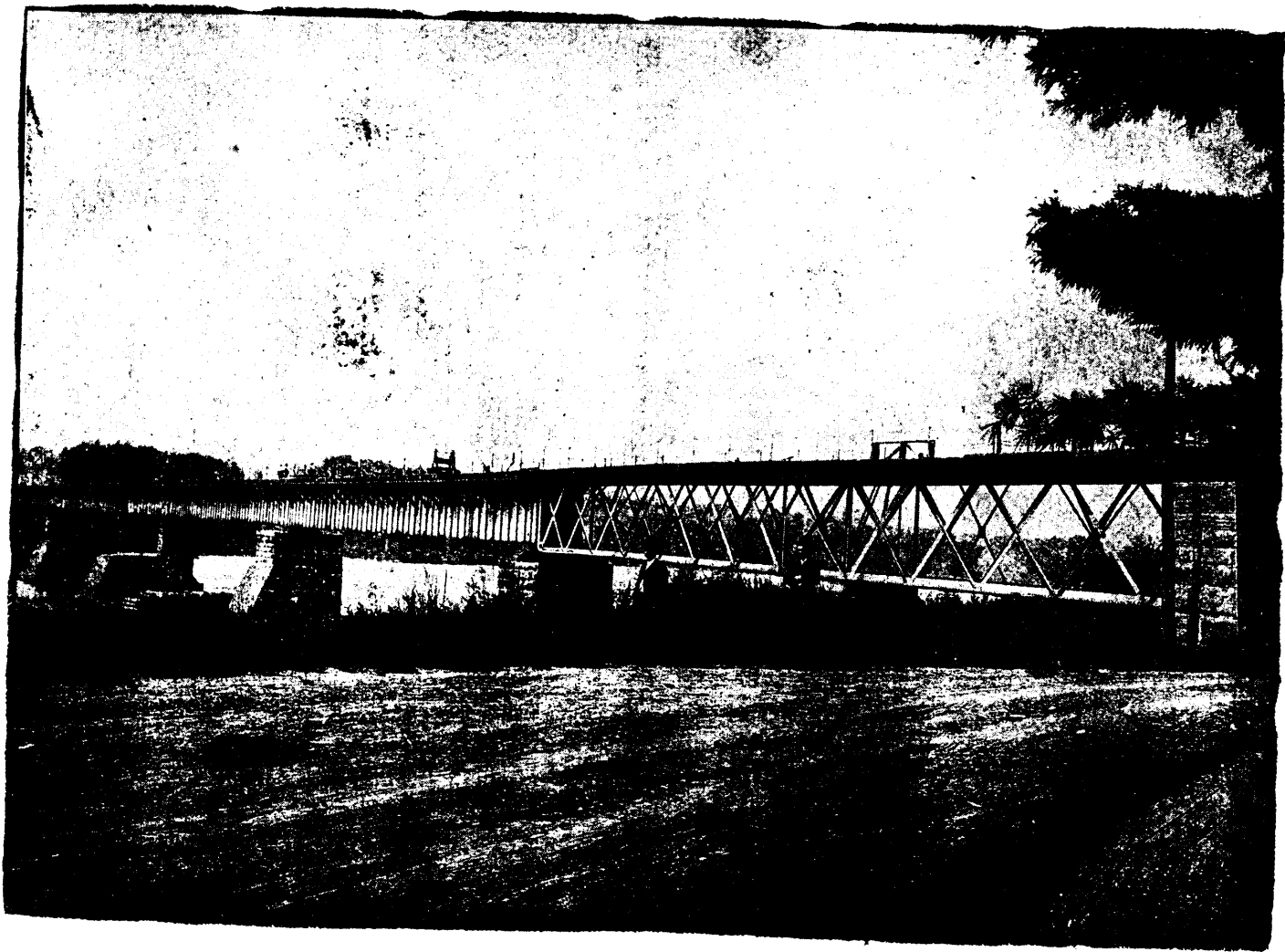
L'hôpital de l'OUEST (Montréal), prend son acte d'incorporation en 1875. Les souscriptions s'élevèrent à au-delà de \$30,000. On acheta le terrain faisant l'encoignure des rues Dorchester et Atwater. A l'une des encoignures, le major Mills a érigé une bâtisse valant \$13,000, donnant l'espace pour cinquante lits ; elle est en pierre. Le reste de l'édifice n'est pas construit ; les directeurs jugeant à propos de remettre la construction jusqu'à ce que le montant nécessaire pour payer les frais soit souscrit. Ce sera un hôpital protestant, mais les catholiques et toutes les nationalités y auront accès. M. Benaiah Gibb, décédé, a donné \$2,000 ; et M. W. Workman, le président du comité de l'hôpital, a légué par son testament \$5,000.

Avant 1852, le MAIRE de Montréal était nommé par le gouvernement ou choisi par le conseil. Depuis, ils ont été élus par le peuple. Voici les noms des maires depuis cette date. 1852 : Charles Wilson, par acclamation ; 1853 : le même, majorité 1,545 ; 1854 : Wilfrid Nelson, majorité 69 ; 1855 : le même, par acclamation ; 1856 : Henry Starnes, par acclamation ; 1857 : le même, par acclamation ; 1858 : C. S. Rodier, majorité, 803 ; 1859 : le même par acclamation ; 1860 : le même, majorité, 24 ; 1861 : le même, majorité, 531 ; 1862 : J.-L. Beaudry, majorité, 332 ; 1863 : le même, par accl. ; 1864 : le même, par accl. ; 1865, le même, majorité, 604 ; 1866 : H. Starnes, déjà cité, par accl. ; 1867 : le même, par accl. ; 1868 : W. Workman, majorité, 1262 ; 1869 : le même, par accl. ; 1870 : le même, par accl. ; 1871 : J.-C. Coursol, par accl. ; 1872 : le même, par accl. ; 1873 : Frs Cassidy, par accl. ; 1874 : A. Barnard, majorité, 2,343 ; 1875 : W. Hingston, majorité, 4,395 ; 1876 : le même, par accl. ; 1877 : J.-L. Beaudry, déjà cité, majorité, 1,968 ; 1878 : le même par accl. ; 1879 : S. Rivard, majorité, 290 ; 1880 : le même, par accl. ; 1881 : J.-L. Beaudry, déjà cité, majorité, 230 ; 1882 : le même, majorité, 905 ; 1883 : le même, majorité, 212 ; 1884 : le même, majorité, 265 ; 1885 : H. Beaugrand, majorité, 399 ; 1886 : le même, majorité, 1,962 ; 1887 : J.-J.-C. Abbott, majorité, 1,788 ; 1888 : le même, par accl. ; 1889 : J. Grenier, par acclamation.



A. L. LANDE J. LALANDE R. SMITH W. TROUDE T. CARDIFF C. KUHN F. P. LONEY N. STEPHENS N. LAMOUREUX D. KUHN
 L. WALTON P. MCKEOWN E. A. DUMAS J. J. MCCLURE A. BRAZEAU

PREMIER PIQUE-NIQUE ANNUEL DES LITHOGRAPHERS DE MONTRÉAL - LES MEMBRES DU COMITÉ



CANADA. — VUE DU PONT DE BELGÉIL
 Photographies par la Canada Bank Note Co. — Gravures par Armstrong

FEU
 S
 LE
 —N
 envoyé
 —J
 —A
 Tout c
 un ren
 ques e
 —A
 —A
 libres.
 être ic
 —E
 —J
 fille bi
 Mlle S
 execut
 —E
 —P
 drait la
 Elle
 demain
 —L
 —T
 Pen
 diagnos
 qu'il e
 Jonath
 Celu
 regards
 frances
 —V
 cins, J
 le doct
 des pre
 —Si
 —O
 d'un c
 un peu,
 Adèl
 Pierre
 jours in
 —R
 dame, e
 —M
 —P
 en aim
 n'avez p
 poir qu
 —M
 lement,
 dit-il.
 Et co
 s'accroît
 than, le
 ricain, c
 Suzan
 —Je
 M de
 associé
 le signe
 Si Ad
 ans, ain
 Jonathan
 Pierre d
 aussi p
 l'était à
 Quel
 des affir
 de l'ingé
 Roben
 Ce pr
 entre sa

M. W. CHAPMAN

W. Chapman, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est un poète dont s'honore depuis longtemps la province de Québec.

Au moment où les voix les plus autorisées de la vieille France, comme François Coppée et Leconte de Lisle, applaudissent à ses succès et se joignent à nous, jusqu'à un certain point, pour acclamer les *Feuilles d'Erable*, splendide petit volume actuellement sous presse et destiné à consacrer définitivement la réputation de l'auteur, nous nous faisons un devoir de présenter et faire connaître au public une des sommités de notre monde littéraire.

Chapman est né à Saint-François de la Beauce, à cinquante-deux milles de Québec, il y a maintenant trente-huit ans.

Son père est encore vivant et a fait un commerce considérable, que l'âge et des revers de fortune l'ont forcé d'abandonner depuis quelques années. Le capitaine Chapman est Anglais de naissance, et avait pour aïeul un sous-officier de l'armée anglaise, né à Warwick, Angleterre, qui prit part à la bataille de Waterloo et vint au Canada en qualité de secrétaire particulier de l'administrateur du pays, lord Provost.

La mère de Chapman, dont les ancêtres venaient de Blois, France, était Caroline Angers, morte il y a bientôt trois ans. C'était la sœur de feu François Réal Angers, avocat et littérateur distingué, père de l'honorable Auguste Réal Angers, lieutenant-gouverneur actuel de la province de Québec.

Chapman, notre poète, n'a jamais fait partie d'une nombreuse famille. Il n'avait qu'un frère, Robert, dont les aptitudes commerciales contrastaient singulièrement avec l'aversion que William ne se gênait jamais d'afficher pour les affaires mercantiles. Robert était de sept ans plus âgé que William ; il rendait des services au comptoir. Notre futur poète s'amusait alors avec son ami, Thomas Fortin, devenu depuis le digne associé d'un avocat éminent de Montréal, M. Robidoux.

Le maître d'école du village avait l'habitude de dire : "Chapman et Fortin ont du talent, mais ils me donnent, à eux seuls, plus de trouble que tous mes autres élèves ensemble."

Chapman et Fortin étaient élevés porte à porte et passaient leur temps, après les heures d'école, à courir les ruisseaux et les bois avec des flèches, dont ils faisaient la terreur des oiseaux—c'est ainsi que se conduisent les poètes enfants à l'égard des favoris de leur muse—bâtissant, avec la

glaise et le galet du rivage, des fortresses et des châteaux, sur la rivière Chaudière, y lançant des flottes de petits bateaux dont les voiles avaient tout au plus la consistance du papier sur lequel nous écrivons, prêts à tous les petits tours, à toutes les escapades enfantines qui mettent parfois le désespoir dans l'âme des mères.

Chapman nous déclarait, l'autre jour, qu'il est encore aujourd'hui amoureux fou de la chasse et de la pêche.

Le père de Chapman, homme pratique, mais par-dessus tout intelligent et bon père de famille, garda Robert au magasin et envoya William au collège.

C'est en 1863 que Chapman entra au collège de Lévis pour y faire ses études classiques.

Il y était depuis trois ans lorsqu'un événement pénible vint lui briser le cœur et influencer considérablement sur son avenir : son frère Robert mourut des fièvres typhoïdes.

Le père qui, jusque-là, avait compté sur son pauvre Robert pour son commerce, et dont il avait

fait son associé, jeta les yeux sur le petit élève du collège de Lévis, devenu son fils unique. Il le retira du cours classique et le mit au cours commercial.

Ce cours commercial—heureusement ou malheureusement pour Chapman—comprenait un petit cours de littérature. Inutile de dire que si notre pauvre déporté ne brilla pas comme bien d'autres, en arithmétique et en études purement positives, la petite classe de littérature lui fournit l'occasion de se faire de suite la réputation d'un *garçon de talent*. Achille Fréchette suivait alors le cours classique. Il aborde un jour Chapman avec une poésie de son frère Louis, *l'Iroquoise du lac Saint-Pierre*, poésie qui non-seulement parle à l'intelligence du jeune homme, mais lui va droit au cœur. Chapman lisait pour la première fois une pièce de vers français. L'étudiant en arithmétique s'écria tout à coup en lui-même : "Moi aussi je serai poète." Vous pouvez penser que la science alla, comme on dit vulgairement, chez le diable. Notre arithméticien manqué se mit à rimer en plein col-

Au lieu d'étudier le code et nos statuts, le clerc notaire se mit à rimer et à envoyer ses vers aux journaux, sans qu'il eût jamais la satisfaction de se voir imprimé. Il ne se rebuta pas. A peine une pièce était-elle au panier qu'une autre était sur le métier.

Enfin, la *Revue Canadienne*, alors sous la direction de M. Joseph Tassé, daigna publier de lui une petite pièce intitulée : *Reste toujours enfant !*

En se lisant dans la *Revue*, l'auteur faillit mourir de joie. Il y publia un grand nombre d'autres poésies. *L'Opinion Publique*, à son tour, lui ouvrit ses colonnes, et notre poète eut enfin la satisfaction de recevoir des lettres de félicitation de l'abbé Casgrain et de Fréchette.

On se rappelle le concours de poésie de l'Université-Laval, en 1873. Chapman y soumit *l'Algonquaine*, qui lui valut une mention honorable. Le rapport du jury déclara que la pièce aurait remporté une médaille si le poète eût été plus orthodoxe. Il paraît qu'il aurait involontairement blessé le sentiment religieux en faisant lutter corps à corps une sauvagesse avec un prêtre.

Pendant qu'il composait *l'Algonquaine* il suivait ou était sensé suivre les cours de l'Université-Laval.

Là encore, au lieu d'étudier, il faisait des vers et, soit dit entre nous, bien d'autres choses encore. La vie d'étudiant, dans tout ce qu'elle a de frivole, mais de dangereux pour un jeune homme, où le cœur et l'imagination cherchent constamment à prendre le dessus sur le gros bon sens, fut pour lui un écueil. Les examens arrivèrent, et il *bloqua* sur toute la ligne.

Il fallut bien revenir alors aux bons sentiments. Nouvel enfant prodigue, il retourne à la maison paternelle, où son vieux père le reçoit à bras ouverts et lui offre, après le festin du veau gras, une société commerciale qui lui permet de se remettre à rimer, tout en mesurant de la melasse et de la dentelle.

Chapman publiait enfin, en 1876, un volume de poésies intitulé "Les Québécoises". Ceux qui se trouvent tant soit peu mêlés au mouvement littéraire savent que ce premier essai eut un succès marqué, et que François Coppée écrivit alors au poète canadien une longue lettre de félicitation que nos journaux publièrent.

Cette lettre était des plus flatteuses. Nous aimerions, en vérité, à la reproduire, mais le cadre de cette notice ne nous le permet pas.

On exploitait à cette époque les mines d'or de la Beauce.

La fièvre y régnait. Chapman, non content de traîner avec lui les muses derrière son comptoir, se prit un bon jour de la soif de l'or. Il s'associa un certain nombre de mineurs, et eut quelques succès entremêlés de revers. On nous dit même que le poète s'oublia un jour jusqu'à prendre le pic et la pelle pour s'enfoncer dans un puits et y chercher le précieux métal.

Un de ses bons amis, le Dr Morissette, de Ste-Hénédine, comté de Dorchester, homme de cœur et d'esprit, lui adressa alors le beau sonnet que voici :

Est-ce vrai qu'attristé, comme un millionnaire,
Tu te plais à marcher dans les sentiers de l'or,
Et que ton œil sourit, quand le bras mercenaire
Découvre à tes regards le précieux trésor ?

Comment, toi, l'un des fils de cette race fière
Qui meurt sur le grabat, tu daignerais encor
Sourire à la fortune, à cette fée altière
Qui torture les tiens jusqu'à leur lit de mort ?

Le poète, tu sais, ne vit que d'espérance ;
Tous ses rêves déçus le font riche en souffrance ;
C'est là son lot sur terre, et c'est un lot sacré,

Souviens-toi que Musset, dans sa longue agonie,
Avant de rendre à Dieu son immortel génie,
A dit ces mots : " Il me reste d'avoir pleuré ! "



M. W. CHAPMAN

Photographie Notman Gravure par Armstrong

lège, au grand scandale de quelques-uns, à la grande admiration du grand nombre qui lui disaient à tout propos : " Ouah ! tu n'as jamais écrit ce que tu nous montres."

Tout de même, Chapman écrivait en rêvassant dans un coin, seul ou avec un ami. Il n'en avait jamais plus d'un.

Le moment arriva où il fallut sortir du collège. Le cours... le fameux cours commercial, était fini.

Que faire ?

Dans le pays où nous vivons, il faut faire quelque chose, mais il n'est pas toujours facile d'y vivre sans adopter des mesures de rigueur et quelquefois incompatibles avec l'éducation qu'on y a prise.

Au lieu de se faire commis-marchand, Chapman se fit clerc-notaire, et en cela nous l'approuvons, car l'aridité des études légales, plus encore que celle des études commerciales, lui fit comprendre sa vocation et l'entraîna naturellement dans le mouvement littéraire.

Malgré tout, Chapman aimait son métier. Il ne songeait qu'à l'exploitation de ses *claims*, et fit en particulier deux spéculations dont les profits le consolèrent pour quelque temps de bien des déboires.

Cela ne dura pas. La débandade générale arriva, et le père, devenu vieux, ne put surnager avec son fils, devenu tour à tour marchand, mineur et spéculateur, et... hélas ! resté poète.

Jetons ici un voile sur le tableau.

Cependant, le gouvernement Chapleau vit en Chapman un homme renseigné sur les mines d'or de la Beauce, un géologue en état de rendre certains services, et pouvant faire un rapport dans un style irréprochable. Il lui fit faire, sur les mines, une petite brochure dont l'honorable M. Flynn le félicita en pleine chambre, sans compter qu'on l'indemnisait assez *grassement*, ce qui lui permit de faire soi-disant bombance pour quelque temps, et de voir à son avenir.

Nous le voyons à Montréal en 1883, attaché à la rédaction de la *Patrie*. Il y fit naturellement des vers, — tous les poètes en sont là, — mais le journal de M. Beaugrand eut de lui des articles et des chroniques qui firent sensation, et M. L.-O. David, qui est un excellent juge en littérature, reproduit, avec éloges, dans ses *Patriotes de 1883*, un article que Chapman publia dans la *Patrie*.

A cette époque, les citoyens de Montréal donnèrent à un député français, de passage au Canada, un grand banquet. Chapman y déclama une pièce de vers, la *France*, qui y fut vivement applaudie.

Au banquet donné le 15 mai 1884 par le Club national, il lut un poème patriotique, la *Mère et l'Enfant*, qui lui valut une véritable ovation, et Fréchette quitta son siège pour le féliciter.

Quelque temps après ce banquet, il quitta la *Patrie* pour aller aux États-Unis afin d'y chercher de l'emploi dans le journalisme. N'ayant pu se caser, il revint à Montréal et entra à la *Minerve* où il est encore actuellement.

Il a publié dans ce journal des vers et de la prose qui ont contribué à le faire connaître d'une manière plus complète, entre autres, un article sur la vallée du lac Saint-Jean.

Il y a trois ans, la *Revue artistique et littéraire*, de Paris, alors sous la direction de M. Charles Fuster, a reproduit avec beaucoup de compliments un sonnet qu'il avait adressé à notre sculpteur canadien, Philippe Hébert.

Dans ses loisirs, Chapman a écrit les *Feuilles d'Erable*, qui vont paraître dans quelques jours.

Depuis deux ans il a beaucoup travaillé, et ses dernières productions poétiques accusent un progrès immense.

Le vers de Chapman coule de source, chez lui la pensée est toujours belle, le souffle de l'inspiration large et puissant.

Il a de l'envergure, comme on dit en terme du métier.

Il est amoureux de la forme et des rimes riches. Il est à la fois de l'école de Victor Hugo et de celle de Leconte de Lisle, et ses *Feuilles d'Erable* ne peuvent manquer d'en faire une de nos gloires nationales.

Il vient de recevoir du plus grand poète de la France une lettre bien propre à l'encourager.

Benjamin Sulte a voulu se faire l'écho de Leconte de Lisle, et lui a adressé récemment un superbe sonnet.

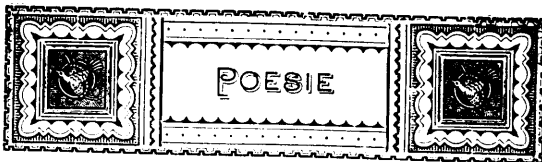
Comme on l'a vu, Chapman n'a jamais été dans sa sphère, et la nécessité a dû souvent lui couper les ailes.

Le gouvernement d'Ottawa ou celui de Québec, qui a l'habitude de protéger la littérature, devrait lui tendre la main et lui donner un emploi qui pût lui permettre de cultiver librement ses talents.

En donnant une situation à Chapman, nos gouvernants feraient acte de justice et plairaient à tout le monde, car notre poète montréalais à toutes les sympathies du public.

Le pauvre qui s'enrichit ne fait que changer de misère.

La charrue, en traçant le premier sillon, a creusé les fondements de la société. Ce n'est pas seulement du blé qui sort de la terre labourée, c'est une civilisation toute entière. — LAMARTINE.



SOUVENIR DE PROMENADE

De ton onde silencieuse,
O poétique Saint-François,
Tu charmes ces lieux qu'autrefois
Couvraient des forêts spacieuses.

Oh ! j'aime à glisser sur tes eaux,
Surtout quand la nuit de ses voiles
A couvert les champs, les côteaux,
Et qu'au ciel brillent mille étoiles,

Et que de ses pâles rayons
La lune argente les vallons,
J'aime cette tendre verdure
Qui charme sans cesse nos yeux,

Ces champs, ces bocages joyeux
Ou toujours le zéphyr murmure :
J'aime ces bois où les oiseaux
Font entendre de doux ramages,

Des chants variés et nouveaux !
J'aime ces riants paysages
Cette chapelle aux murs vieillies.
Toujours chère aux Abenakis.

Paul Durand

Pierreville, août 1880.

CHANSONS CANADIENNES

Quelques écrivains plus autorisés que nous, parmi lesquels nous mentionnerons MM. F.-A.-H. Larue et Ernest Gagnon, ont déjà parlé suffisamment des chansons canadiennes pour nous dispenser de discourir sur le sujet.

Les littérateurs déjà cités ont, dans des travaux considérables, tiré et préservé de l'oubli nombre de chansons. Ils ont fait là une œuvre méritoire aux yeux des patriotes, des bouquineurs et des *bouquineuses*.

Sans doute, dans ces travaux qui embrassaient pour ainsi dire l'histoire générale de ces chansons, ils n'ont pu donner toutes celles qui étaient en vogue, il leur a fallu s'arrêter aux principales. Cependant, il en est plusieurs de celles ayant été laissées de côté ou n'étant pas connues qui possèdent un certain charme, une saveur de terroir qui n'est pas à dédaigner.

Ce que voyant, nous avons fait comme le glaneur qui passe dans le champ après le moissonneur, ramassant les épis oubliés.

Les trois chansons suivantes viennent de la même partie du pays (le Haut-Canada). La première, entendue à Ottawa, est une de ces nombreuses chansons de voyageurs dont le rythme est lent et monotone. Les paroles ne sont pas extraordinairement poétiques, non plus les pensées, mais elles caractérisent certaines idées familières à cette classe :

Et tous les cooks sont des damnés (*bis*)
Y font des beign' on n'en mang' pas.

Refrain

Bardi bardagne
Bardi barda,
Laissez passer les raftman } *bis*
Bon bardi bardagne
Bon bar dagne.

Et jusqu'à la m'nass' qui mont' dans l'bois (*bis*)
Et pis nous autr' on n'y va pas.

Refrain

Et tant d'amants qui s'font l'amour (*bis*)
Et pis nous autr' on s'la fait pas.

Refrain

Celle-ci nous a été dite par une jeune campagnarde dans le comté d'Ottawa. Elle est très répandue là-bas, surtout parmi le beau sexe. C'est le mariage d'un vieux garçon avec une fillette. Celui-là que l'âge a rendu très prudent fait toutes les recommandations nécessaires à sa très jeune femme. Ecoutez :

C'est un bon jour, Céline se marie,
Elle prend un homme de quatre-vingt-quinze ans,
Mais Céline... Ell' n'avait que quinze ans.

Il la prend par la main, il la mèn-t à l'église (*bis*)
—Tiens Céline ! tes parents, tes amis,
Ma Céline... en sont tous réjouis.

Il la prend par la main, il la mèn-t à la voiture (*bis*)
—Marche Carillon ! tout droit à la maison,
Marche Carillon... que nous somm' plus garçon.

Il la prend par la main, il la mèn-t à la table (*bis*)
—Mange Céline ! mais ménag' bien tes dents,
Ma Céline... ils dur'ront plus longtemps.

Il la prend par la main, il la mèn-t à la danse (*bis*)
—Danse Céline ! mais fait bien tous tes pas
Ma Céline... mais te fatigue pas.

La suivante, nous l'avons entendue dans le comté de Prescott, par un jeune homme—un amoureux peut-être.

Le crépuscule suivait le coucher du soleil et deux gros chevaux, d'un pas tranquille et lent, promenaient sur sa charge de foin ce fils de cultivateur, pendant qu'il lançait en notes vibrantes, aux échos qui se préparaient au sommeil, cet air gai et sautillant. (A part le refrain, c'est une variante de : *Fendez le bois, chauffez le four, des Chansons populaires du Canada*, de E. Gagnon).

J'aimons les filles
Ça m'chiffonne
Ça m'taponne
J'aimons les filles
Ça m'chiffonnera.

Derrière chez nous il y a un champ de pois (*bis*)
J'en r'cuillai deux j'en mangeai trois.

Refrain : Laiss' ça là
Touch' zi pas
Mouman veut pas.
J'aimons les filles
Ça m'chiffonne, etc.

J'en r'cuillai deux j'en mangeai trois (*bis*)
Tous mes parents venaient m'y voir.

Refrain : Laiss' ça là, etc.

Tous mes parents venaient m'y voir (*bis*)
Celle que j'aime ne vient pas.

Refrain : Laiss' ça là, etc.

Celle que j'aime ne vient pas (*bis*)
Je l'aperçois venir là-bas.

Refrain : Laiss' ça là
Touch' zi pas
Mouman veut pas.
J'aimons les filles
Ça m'chiffonne
Ça m'taponne
J'aimons les filles
Ça m'chiffonnera.

J'en ai encore quelques autres que je vous donnerai tôt ou tard.

En attendant, au revoir.

E. J. Massicotte

ÉTYMOLOGIES

MONTMORENCY

En l'honneur de Henri II, duc de Montmorency, vice-roi de la Nouvelle-France.

LÉVIS

En l'honneur du duc Ventadour de Lévis, vice-roi de la Nouvelle-France, et non en l'honneur du chevalier de Lévis, ainsi que le prétendent quelques étymologistes.

RIVIÈRE-OUELLE

On croit généralement que ce nom lui a été donné en souvenir de M. Ouel, contrôleur général des salines de Brouage, membre de la Compagnie des Cent-Associés et syndic des récoltes au Canada. Quelques-uns prétendent que le mot Ouelle est d'extradition sauvage et qu'il signifie *anguille*. Ce qui donne une certaine autorité à cette opinion, c'est que la rivière Ouelle ressemble à une anguille par les nombreux détours qu'elle fait avant de se jeter dans le Saint-Laurent. HECTOR SERVADEC.



AU COIN DE L'ATRE

A DEUX AMIES D'OTTAWA

Retournons encor vers la Capitale,
Allons y rêver d'ivresse et d'amour ;
Allons y chanter l'hymne matinale
Que savent priser les vierges du jour.

Je voudrais parler ; laissez moi redire
Le charme enivrant du temps qui n'est plus ;
Jours trop tôt enfuis, inspirez ma lyre,
Soyez de mon cœur les tendres élus.

Que j'aime à songer, seul, au coin de l'âtre,
A vos chers plaisirs, à vos gais refrains,
Aux discours ardents où l'amour folâtre
Recouvrait d'azur des jours trop lointains.

O bel Ottawa ! que je te regrette,
Avec tes attraits toujours émouvants,
Dont la jeune fille à mine coquette
Sait s'approprier les joyeux accents.

Oh ! j'en ai connu de tes jeunes filles,
Aux yeux bien plus noirs que ceux des houris,
Qui, rêvant jadis au sein des charmes,
Faisaient de la terre un vrai paradis.

Et je me croyais, quand j'étais près d'elles,
Porté vers l'azur d'un ciel tout nouveau,
Tant leurs beaux regards me donnaient des ailes
Et pour le bonheur me portaient bien haut.

Hélas ! aujourd'hui, je n'ai plus d'ivresse,
Si ce n'est, pourtant, leur cher souvenir,
Que, dans mon ennui, je baise et caresse,
Et que pour toujours je voudrais bénir.

C'est que je suis seul, et que la lumière
De leurs yeux d'ébène est loin de mes pas ;
C'est qu'ici pour moi, rien n'est salutaire
Comme étaient leur voix et leurs doux appas.

Je retournerai vers ces belles plages
Où j'ai tant trouvé de paix, de bonheur,
Où les rêves d'or, comme des mirages,
En voilant mes yeux me grisait le cœur.

J'offre, en attendant, à deux sœurs amies
Ce lointain écho de mes sentiments ;
Daignez agréer, ô vierges chéries,
Et me réserver quelqu'un de vos chants.

St-André d'Argenteuil, septembre 1889.

LORENZO.

NOS GRAVURES

LE PIQUE-NIQUE DES LITHOGRAPHES DE MONTRÉAL

Les employés des ateliers lithographiques du Canada Bank Note Co., Burland & Co., Sommerville, Benallack & Co., Sabiston Lithographic & Publishing Co., et Elliot, se sont rendus, le 31 août dernier, au parc Otterburn, à Saint-Hilaire, pour prendre part à un pique-nique organisé spécialement pour eux.

La température, qui était des plus belle, a contribué beaucoup au succès de la fête qui a été des plus joyeuse.

Dans le cours de la journée, différents amusements eurent lieu dans le splendide parc, et les pique-niqueurs sont revenus enchantés de leur excursion.

L'une de nos gravures représente les membres du comité général, et l'autre donne une vue fidèle du pont de Belœil, où eut lieu, il y a quelques années, un terrible accident de chemin de fer. On sait qu'un convoi chargé d'immigrants s'adonna à passer sur le pont au moment où celui-ci était ouvert pour livrer passage à une goëlette, et englutissait un grand nombre de ces malheureux.

Nos remerciements au Canada Bank Note pour l'envoi des photographies.

LE CARDINAL GUILBERT

Un grand deuil pour le clergé français. Grande perte, peut-on dire aussi, pour la chrétienté entière. Le cardinal Guilbert, qui vient de mourir et dont nous publions aujourd'hui le portrait, était l'apôtre le plus éclairé parmi les prélats de notre temps. C'était vraiment "l'homme de bonne foi et de bonne volonté sur la terre." Sa carrière est un exemple. Au début, il fait le bien, comme ministre de la religion, avec simplicité. Il travaille

et médite, il observe et suit la marche de l'humanité. Rien d'intolérant dans son caractère. Il n'impose pas, il persuade. Tel il se montra lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat.

Aimé-Victor-François Guilbert, né en 1812, à Cérisy (France), fut curé de Valognes, puis évêque du Gap en 1867 ; douze ans après, évêque d'Amiens.



LE CARDINAL GUILBERT,
Archevêque de Bordeaux, récemment décédé

Sa nomination à l'archevêché de Bordeaux date de 1883. C'est en avril de la présente année 1889 que, sur la proposition du gouvernement français et à l'encontre de diverses compétitions, il fut élevé à la dignité de cardinal.

Animé d'un esprit très élevé d'indépendance et de justice, le digne prélat ne se faisait point faute de protester contre certaines mesures trop autoritaires de la part du gouvernement républicain dont il soutenait les principes au nom même de la religion chrétienne. Il n'en était que plus estimé. Les grands penseurs, tels que M. Jules Simon, qui l'avait fait nommer officier de la Légion d'honneur, appréciait très haut le cardinal Guilbert dont l'influence était et restera bien utile dans les rapports de l'Eglise et de l'Etat.

BIBLIOGRAPHIE

Les loisirs d'un Homme du Peuple : Le solitaire (légende). — Milton. — Commerce et colonisation. — Notes sur l'Irlande. — Mon premier filleul. — Un souvenir de promenade. — La peine de mort. — Le Canada et le Brésil. — Au Trait d'union. — Simple étude. — L'électricité. — Victor Hugo, par G.-A. Dumont. Publié par la librairie Ste-Henriette (G.-A. et W. Dumont), 1826, rue Ste-Catherine. Prix : 50 cents.

Nous sommes heureux de pouvoir dire un mot de l'excellent livre que notre collaborateur, M. G.-A. Dumont, vient de faire paraître sous le titre ci-dessus.

Comme on a pu le voir, l'auteur traite une foule de sujets très intéressants et très instructifs. Les *Notes sur l'Irlande* nous font connaître les malheurs et les principaux incidents historiques de la Verte-Erin, tandis que *L'Electricité* nous fait assister à toutes les découvertes en cette science. L'étude sur Victor Hugo initie le lecteur à la vie du plus grand des poètes et nous donne plusieurs des meilleures poésies de l'auteur de la *Légende des Siècles*.

Le *Solitaire*, *Milton*, *Commerce et colonisation*, *Mon premier filleul*, *Un souvenir de promenade*, la *Peine de mort*, le *Canada et le Brésil*, sont des articles qui méritent d'être lus.

Quant au style, nous n'en dirons rien. Nos lecteurs ont déjà dû juger M. Dumont par les nombreux écrits qu'il a publiés dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

Nous invitons tous nos lecteurs à se procurer ce livre qui leur fera passer des heures agréables, tout en les instruisant.

CHOSSES ET AUTRES

—A Dundas, Wisconsin, une compagnie s'est formée pour la fabrication de souliers avec de la sciure de bois.

—Les autorités les plus compétentes portent à 10,000,000 de minots au moins le rendement de la récolte de blé, cette année, au Manitoba.

—Brown dit que choisir une femme équivaut à commander un dîner dans un restaurant, à Paris, quand on ne connaît pas le Français. Vous n'aurez peut-être pas ce que vous voulez, mais à coup sûr vous aurez quelque chose.

—Un inventeur américain a fait breveter une machine électrique de famille. Avec cette dernière, on pourra désormais faire la cuisine, repasser le linge, à meilleur marché qu'avec le gaz ou la gazoline. En enlevant les isoloirs, l'électricité sert à chauffer les appartements.

—Abraham Lincoln était le plus grand par la taille de tous les Présidents de la République Américaine ; il mesurait six pieds et quatre pouces de hauteur. Le président actuel, Benj. Harrison, est le plus petit ; sa taille n'étant que de 5 pieds 5 pouces. Mais là, dit l'*Union*, ne s'arrête pas la différence qu'il y a entre les deux présidents.

—M. Philippe Hébert, le sculpteur si connu à Montréal, a reçu la troisième médaille d'honneur, pour ses œuvres à l'Exposition de Paris. Celui qui expose pour la première fois, ne peut obtenir dans les beaux arts plus qu'une troisième médaille. Si, à cela, on ajoute que M. Hébert était un inconnu de tout le jury, on comprendra mieux le prix du témoignage rendu à son talent. M. Hébert est le premier Canadien qui reçoit un pareil honneur à une exposition générale.

—Un nommé Joseph Dailey, de Madison, Indiana, a pris un brevet d'invention pour un procédé de fabrication de sucre d'érable sans eau d'érable. Il s'agirait tout simplement d'ajouter un extrait de noyer blanc à un sirop quelconque, en sorte qu'à l'aide de ce procédé, on pourrait faire du sucre du pays, n'importe en quel temps et en quel lieu. L'extrait de noyer s'obtiendrait en infusant le bois ou l'écorce, ou bien en recueillant la sève que l'on mêlerait au sirop.

—Un statisticien français, M. Victor Meunier, vient de démontrer les inconvénients de l'art dentaire au point de vue de la circulation de l'or. Il estime à huit cents kilogrammes environ le poids de l'or caché chaque année par les dentistes américains dans les cavités des dents et dans les pièces de leur prothèse dentaire. Ce qui représente exactement deux millions cinq cents mille francs. Dans trois siècles, on retrouvera ainsi, dit-il, dans les cimetières des Etats-Unis, une valeur de 750 millions de francs, équivalente à celle de la monnaie d'or qui circule aujourd'hui en Amérique ! Il y aurait un moyen d'empêcher ce gaspillage. Avant d'enterrer les morts, on devrait leur faire rendre l'argent !

L'IMPOPULARITÉ DES HUISSIERS. — Il y a des professions qui vraiment n'ont pas de chance. Un avocat peut bien être un avocat de mauvaises causes. Cela n'empêche qu'il appartient au barreau et il est sensé défendre la veuve et l'orphelin. Un médecin peut se faire un lucre par des opérations louches et criminelles, qu'importe, il est le disciple d'Esculape. Mais un huissier qui n'est qu'un simple intermédiaire, qui n'aurait jamais eu l'idée de venir vous saisir vos meubles, s'il n'y était contraint par une décision légale, jouit d'une impopularité presque universelle. C'est bête, cependant. C'est absolument comme si vous tombiez à coups de poing sur un facteur, parce qu'il vous apporterait une lettre contenant de mauvaises nouvelles. C'est comme pour les belles-mères. Les blagues sur ceux-là et les couplets sur celles-ci sont la suprême ressource et l'ineffable joie des cerveaux déprimés.

Cela n'a pas plus le sens commun pour les belles-mères que pour les huissiers, car il n'est pas une seule belle-mère qui ne soit mère en même temps, c'est-à-dire, un ange. Comment la même personne peut-elle être à la fois ange et démon ?

VARIÉTÉS

La scène se passe à Strasbourg, à table d'hôte. Deux Allemands sont assis en face d'un commis voyageur français.
On sert une tête de veau :
—Ya, ya ! fait un choucrout'mann, foilà une tête de Français !
Et ils rient tous deux comme deux brutes. Le voyageur ne bouge pas.
—Passez-moi cette tête, dit le Français, je vais la dépêcher.
Il en extirpe, sans mot dire, la cervelle qu'il pose sur une assiette, puis se tournant vers les rieurs :
—Maintenant, reprend-il, c'est une tête d'Allemand !

Un étudiant consulte une diseuse de bonne aventure.
—Vous serez pauvre jusqu'à l'âge de trente ans, lui dit la nécromancienne.
L'étudiant pousse un soupir de satisfaction en songeant à la dernière partie de sa carrière.
—Et après ? demande-t-il.
—Après vos trente ans vous serez accoutumé à l'être.

Une belle-mère, un peu souffrante, a fait venir le médecin.
Après lui avoir tâté le pouls, le docteur lui fait ouvrir la bouche :
—Bien mauvaise langue ! exclama-t-il.
—Oh ! réplique le gendre, qui est présent, ça ne prouverait pas du tout qu'elle fut malade !

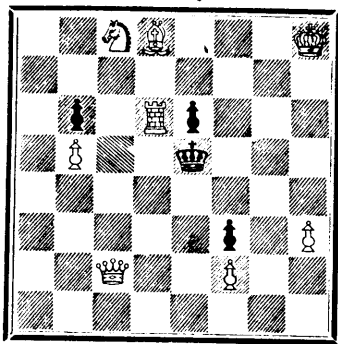
M. de Calinaux n'est pas content. Il a envoyé son domestique faire une commission que ce serviteur fidèle, mais abruti, a faite tout de travers.
—Vous n'avez pas le sens commun, crie M. de Calinaux en fureur.
—Mais monsieur...
—Taisez-vous ! j'aurais dû me rappeler que vous n'êtes qu'un idiot. Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, je n'aurai pas besoin de vous, j'irai bien moi-même.

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"
du 29 août 1889

Promenade de deux enfants à l'Exposition (Borthe) — La Famille Ratapon (Louise Lacroix) — Le Tueur de Daims (Meryem Cecyl) — Pour la Fête de Maman (Joseph Morin) — Tirelire aux Devinettes.
Illustrations par MM. J. Geoffroy, E. Zier, Gaillard, etc., etc.
Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.
Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la Librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

LES ÉCHECS

Composé par M. GARGUILLO
Noirs—4 pièces



BLANCS—8 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME QUI A PARU DANS LE

No 259

Blancs. Noirs.
1 D 3e F D 1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No. 523.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE
Décomposer la phrase suivante, afin d'en constituer un nom historique célèbre :

O BON PAPA, ON ENTRE LA.

No 524.—ENIGME

Petite perle renfermée
Dans un écrin rose et charmant
Où mainte fois l'heureux amant
Pose sa lèvre bien aimée.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



Parfois, de triste renommée,
Vilain, brutal, noir instrument
Broyant, machant avidement
Au service d'une affamée.

Coquet et ravissant bijou
Dans le plus attrayant joujou
Se laissant voir avec adresse.

Affreux et repoussant hibou
Se dérobant, caché sans cesse
Dans un lugubre et sombre trou.

No 525.—CHARADE

Mon Premier des oiseaux est l'heureux ap[er]ceur
Tes grâces, ton esprit, tes charmes, tout répond
Que tu n'éprouveras jamais de mon Second
Le triste et funeste ravage.
Quant à mon Tout, hélas ! si commun de nos [jours],
Dont gémît l'amitié, plus encor les amours,
Il suffira de te connaître
Pour qu'on ne le soit pas ou qu'on cesse de l'être.

SOLUTIONS

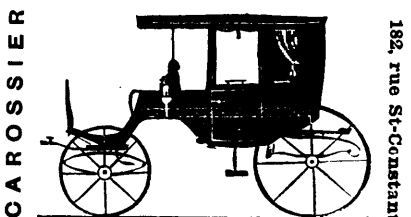
No 522.—Le mot est Champignon

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lun hs à 25 cents ont des meilleurs à Montréal.

ODILON LAFOND



A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

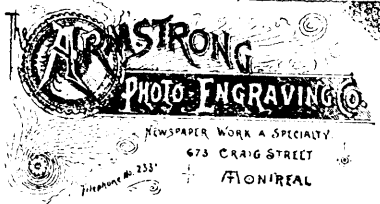
Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432



SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N. Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors,
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

SIROP ANTI-BRONCHITE

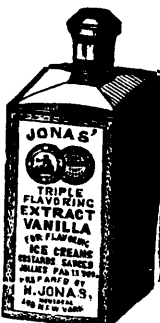
C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française
Glycérine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie, de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Soeurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe.
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAT DE LA CUIRASSE

(Suite)

—Nommez-les, docteur, dit Pierre, et je vais envoyer chez eux immédiatement.

—J'irai moi-même, déclara sir Jonathan.

—A cette heure-ci, vous n'en trouverez aucun. Tout ce que l'on peut faire, c'est de leur demander un rendez-vous pour demain matin après les cliniques et les visites des hôpitaux.

—A neuf heures alors ? Comme c'est tard !

—A neuf heures ils ne seraient pas encore libres. Tout au plus si à onze heures ils pourront être ici.

—Et cette nuit, que faudra-t-il faire ?

—J'ai tout ordonné là-haut. Il y a une jeune fille bien douce et bien intelligente ; avec elle et Mlle Suzanne on peut être tranquille sur la bonne exécution du traitement,

—Et ma sœur, dans quel état la trouvez-vous ?

—Plus calme que je ne m'y attendais. Il faudrait la faire coucher.

Elle aura certainement besoin de ses forces pour demain.

—La journée sera donc mauvaise ?

—Terrible. Surtout probablement la nuit après.

Pendant que le médecin faisait entendre ce diagnostic, si effroyable par la prédiction cachée qu'il contenait, Suzanne ne quittait point sir Jonathan Pierce des yeux.

Celui-ci essayait de garder son calme, mais ses regards éperdus disaient ses angoisses et ses souffrances.

—Voulez-vous aller vous-même chez les médecins, Jonathan lui demanda M. de Sauves quand le docteur Garniers fut parti en laissant les noms des premières sommités de Paris.

—Si vous le croyez bon . . .

—Oui, nous nous partagerions la besogne, vous d'un côté, moi de l'autre. Mais avant, mangeons un peu, c'est l'heure.

Adèle et Robert vont-ils descendre ? continua Pierre en s'adressant à la jeune gouvernante toujours immobile à quelques pas d'eux.

—Robert, oui, répondit Suzanne : quant à madame, elle a déclaré qu'elle ne mangerait pas.

—Moi non plus, dit l'Américain.

—Pourquoi ? demanda la gouvernante. Tout en aimant Georgette de tout votre cœur, vous n'avez pas je suppose, les mêmes motifs de désespoir que Mme Chaniers ?

—Ma sœur, à laquelle Georgette ressemble tellement, est morte d'une maladie aussi épouvantable, dit-il.

Et comme si ses nerfs tendus outre mesure s'accroïtaient à la première occasion venue, Jonathan, le glacial, l'impassible, le flegmatique Américain, éclata en sanglots.

Suzanne haussa les épaules et s'éclipsa en disant :

—Je vais faire servir le dîner.

M. de Sauves, le sourcil froncé, regardait son associé et se demandait si ce désespoir était bien le signe indubitable de sa personnalité d'emprunt.

Si Adèle, en effet, fût morte à douze ou quatorze ans, ainsi qu'était morte miss Maud, la sœur de Jonathan, tout ce qui, plus tard, l'eût rappelée à Pierre de Sauves, ne l'eût-il pas aussi étrangement, aussi profondément bouleversé que sir Pierce l'était à cette minute même ? . . .

Quel point d'interrogation terrible qu'en dépit des affirmations de Suzanne la conscience si droite de l'ingénieur ne cessait de lui poser ? . . .

Robert ne descendit point dîner.

Ce premier jour, il voulait le passer complet entre sa tante et sa fiancée, sans que l'Américain,

sur lequel, lui ne conservait aucun doute, ne l'empoisonnât pas de sa présence odieuse.

Pierre et sir Jonathan durent prendre leur repas en tête à tête, assis vis-à-vis l'un de l'autre.

M. de Sauves ne mangeait pas beaucoup ; mais l'Américain dont l'appétit en général était très robuste, mangea encore moins que lui.

Ils sortirent ensemble tous les deux, pour monter dans deux voitures différentes qui les attendaient sur le perron.

En levant les yeux, sir Jonathan vit la petite leur veilleuse qui indiquait l'appartement où Georgette se mourait peut-être, sans qu'il pût aller la soigner lui-même, la disputer, l'arracher à l'horrible mal qui la dévorait dans sa fleur de jeunesse et de beauté.

Si intense fut son émotion, qu'il faillit de nouveau tomber en syncope.

Mais le cocher prenait ses ordres, il dut faire appel à toute son énergie, pour répondre d'une voix sinon calme, du moins intelligible.

A minuit il était de retour.

Pierre de Sauves, de son côté, revenait presque en même temps.

Ils avaient eudu mal, tous les deux, à rencontrer ceux qu'ils cherchaient, ils y étaient arrivés tout de même, et le lendemain à onze heures, les médecins s'étaient tous engagés à venir visiter la malade.

—Comment va-t-elle ? fut son premier mot au domestique qui vint ouvrir.

—Pas bien, répondit celui-ci. Elle ne remue, ni ne parle.

Jonathan prit les mais de M. de Sauves.

—Je vous en supplie, dit-il, par tout ce que vous avez aimé et pleuré, par vos souffrances et vos douleurs, laissez-moi monter.

—Pour que votre présence apporte une nouvelle émotion, ou une surexcitation plus grande à ma sœur ! . . . Jamais !

—Je vous le demande à genoux . . .

—N'insistez pas, c'est inutile.

Au ton de M. de Sauves, sir Pierce vit qu'il n'obtiendrait rien.

—Alors, permettez-moi de coucher là, sur ce canapé, j'aurai plus tôt de ses nouvelles.

—C'est une folie. Que diront les domestiques ?

—Ils savent tous mon affection pour cette enfant !

—Comme vous voudrez.

S'étant, par cette permission, débarrassé de l'Américain, Pierre monta vers le haut de la maison afin de savoir ce qui se passait.

On avait obtenu d'Adèle qu'elle s'étendit dans le cabinet de toilette sur un lit de repos. Robert, Clotilde et Suzanne étaient seuls auprès de la malade, ne la quittant pas, lui prodiguant toutes sortes de soins.

Clotilde, surtout, baignait sans cesse son visage et ses yeux, ne ménageant ni sa peine, ni ses fatigues, ni son dévouement.

La malade étendue inerte sur ses oreillers, avait sa tête endolorie appuyée sur son bras relevé, toujours blanc, jeune et frais, et où apparaissait ainsi qu'une large tache noire le signe dont avait parlé Amanda Laminois.

Sur ce bras, semblable à quelque morceau de marbre antique, le visage ressortait étrangement rouge, tuméfié et méconnaissable, presque hideux, sous le gonflement violacé de tous les tissus.

La respiration était pénible, saccadée et sifflante. La main libre se crispait de loin en loin sur le drap, qu'elle cherchait à ramener constamment en avant, par ce mouvement automatique et inconscient, toujours le même, que connaissent bien ceux qui ont soigné des mourants.

Pas un mot ne sortait de ses lèvres.

Connaisait-elle ? . . . Entendait-elle ceux qui lui parlaient avec une douceur et une affection sans nom ? . . .

Il n'était pas possible de le deviner.

Pierre s'approcha du lit.

—Eh bien ! chère petite, dit-il doucement, tu souffres donc beaucoup ?

Elle ne broncha pas, affalée dans sa fièvre et son inertie.

Il eut le courage d'appuyer ses lèvres sur les cheveux de la malade, et se retira sur la pointe des pieds.

Arrivé au seuil de la porte, il appela Suzanne.

—Fais coucher Robert, lui dit-il, moi je vais veiller dans ma chambre ; si n'importe quel événement se produisait, appelle-moi.

Rien d'extraordinaire n'arriva, sinon que la fièvre augmenta encore, et les pustules devinrent si pressées sur le visage et sur certaines parties du corps, qu'elles ne formaient pour ainsi dire plus qu'une plaie aux endroits où elles se trouvaient.

A onze heures les médecins arrivèrent les uns après les autres, et avant de monter au premier étage, ils se réunirent dans une des pièces du rez-de-chaussée, où le docteur Garniers leur exposa la marche de la maladie et ce qui avait été tenté jusqu'ici pour la combattre.

Personne de la famille n'assistait à ce commencement de consultation.

Pierre était en haut avec son fils et sa sœur.

Dans la chambre de Georgette, Clotilde et Suzanne attendaient les hommes de l'art.

En bas, dans la pièce voisine de celle où étaient les médecins, sir Jonathan Pierce, l'oreille collée contre la porte, écoutait, buvait plutôt la moindre de leurs paroles.

Son teint, ce teint que Suzanne soupçonnait si fortement de n'être pas naturel, n'avait pas changé en effet, durant la nuit d'insomnie et d'angoisse qu'il venait de passer, mais mille rides entouraient ses yeux ; ses lèvres pendaient ; on eût même dit que sa taille s'était tout à coup voûtée, tandis que des mouvements nerveux, impossible à contenir, faisaient sauter tous les traits de son visage.

L'examen de la malade dura plus d'une demi-heure.

—N'oubliez pas de vous laver constamment toutes les deux le visage et les mains avec de l'eau fortement phéniquée, dit l'un des médecins à Suzanne et à Clotilde.

—O monsieur ! répondit celle-ci, nous n'avons point peur, mais nous prenons cependant toutes les précautions hygiéniques possibles.

—Elle est perdue, et cela à très bref délai, déclarèrent presque unanimement les docteurs consultants quand ils furent revenus dans le salon où ils avaient été reçus.

On fit entrer Pierre de Sauves, comme étant le chef de famille, et on lui apprit la fatale nouvelle.

Au moment où cela lui fut dit, on put entendre un cri déchirant, aigu, horrible, retentir dans la pièce voisine, suivi de sanglots profonds, épouvantables, faisant passer des frissons sous la peau.

Mais les médecins sont habitués par métier à voir ces douleurs qui brisent, et ces désespoirs qui terrassent.

Nul ne s'étonna, nul même ne parut entendre cette expression d'un chagrin si grand qu'il en bouleversait l'âme.

Pierre les reconduisit tous au seuil de la porte, puis revint vers la pièce où se tenait sir Jonathan.

Suzanne y arrivait en même temps que lui.

A l'aspect de l'Américain, la tête enfouie dans les coussins d'un divan, sanglotant avec un mouvement des épaules, et un bruit rauque sortant de sa poitrine oppressée, ils se regardèrent tous les deux.

—Il a entendu quand les médecins déclaraient que Georgette est perdue, murmura Pierre très bas, à l'oreille de la gouvernante, dont le regard l'interrogeait.

—Bien, répondit celle-ci : laissez-nous tous les deux seuls, mais ne vous éloignez pas.

Pierre obéit et entra dans la pièce voisine dont il laissa la porte légèrement entre-bâillée.

La jeune femme de charge marcha vers Jonathan.

Dans ses yeux brillait une résolution à toute épreuve.

—Courage, sir Pierce, dit elle d'une voix qui essayait vainement de se faire compatissante, mais qui restait sèche et dure.

Courage, cette Georgette que vous avez tant adorée à cause de sa ressemblance avec votre sœur Maud, sera jusqu'à la fin sa vivante image . . .

Il releva les yeux.

Ses traits étaient hagards, il ne paraissait point comprendre ce que lui racontait Suzanne.

—Que voulez-vous dire ? . . . balbutia-t-il. Pourquoi, jusqu'à la fin ? . . .

— Parce que Georgette va mourir d'une maladie foudroyante et imprévue, comme est morte votre sœur Maud....

— Ce n'est pas vrai !....

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

Il eut un soubresaut comme devant un abîme subitement entrevu.

— Je ne sais plus ce que je dis !... fit-il en cachant de nouveau son visage dans ses mains.

Puis au bout de quelques secondes.

— Ce n'est pas vrai, reprit-il, Georgette ne peut pas mourir !....

— Elle agonise. Déjà le râle l'a prise. Son existence n'est plus que l'affaire de quelques heures.

Il eut un hurlement de bête blessée et porta la main à sa tête, prenant ses cheveux dans ses doigts crispés, les arrachant violemment à poignées.

Suzanne qui avait suivi son mouvement, eut tout à coup un haut-le-corps, tandis que ses yeux s'arrondissaient.

En effet, sous la racine blonde des cheveux couleur d'or, tout à fait contre la peau du front, une mince raie noire se montrait.

C'étaient les cheveux noirs, les vrais, ceux d'Eugène Gages, qui apparaissaient, ayant poussé sous la teinture que le misérable n'avait pu mettre la veille en voyage, ni ce matin-là, angoissé ainsi qu'il l'était.

Mais il ne soupçonna point, il ne pouvait pas soupçonner la vision subite de la gouvernante.

— Ce n'est pas possible, s'écriait-il au milieu de ses sanglots, dans sa folie de douleur et de désespoir, ce n'est pas possible, elle ne mourra pas !... Est-ce qu'on meurt à dix-sept ans, surtout quand on est aimée comme elle !

Il s'était dressé et marchait comme un fou dans la pièce, allant, venant, sans conscience de ses actes.

Tout à coup, il s'arrêta devant Suzanne, subitement apaisé, très décidé, avec une flamme dans ses yeux gris.

— Je veux la voir, dit-il.

— M. de Sauves vous a répondu : C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Il vous l'a dit.

— Des contes. Un homme de mon âge peut aller au chevet d'un enfant qui se meurt qu'il adore. Il y a autre chose.

— Sans doute. Mais vous la connaissez aussi bien que moi, cette autre raison qui peut dicter l'impitoyable volonté de Pierre de Sauves.

Une seconde, la prudence arrêta Jonathan Pierce ; mais tout à coup son désir, son désespoir devinrent plus forts que tout, il continua :

— Je veux la voir, dussé-je pour cela tuer tous ceux qui se mettront entre elle et moi.

— D'autres crimes encore, alors ?

— Et que m'importe !.... Vous dites qu'elle meurt !.... Elle !.... Elle !.... Georgette, tout ce que j'aime au monde !.... Ah ! Dieu du ciel, prenez ma vie, et guérissez-la !....

Puis subitement amolli par cette invocation, il vint se mettre à genoux devant Suzanne.

— Au nom du passé, Suzanne, balbutia-t-il en élevant ses mains vers la jeune femme, laissez-vous fléchir. Que je l'embrasse une seule fois, je me tuerais après !....

Mais elle, toute pâle :

— Au nom du passé, dit-elle ?.... Je ne vous comprends pas !....

De quel passé voulez-vous parler ?....

— Ah ! vous le savez bien, vous qui, seule ici, avez si clairement lu en moi !.... Je vous en conjure, laissez-moi la presser une fois encore dans mes bras et je m'engage ensuite à disparaître à jamais, même de la vie !....

— Mais que vous est-elle donc, cette enfant, grand Dieu ! pour que vous vous traîniez ainsi à mes genoux.... vous, sir Jonathan Pierce ?....

Une folie d'amour paternel le prit plus ardente, plus impérieuse, plus aveuglante que jamais :

— Eh ? je ne suis pas Jonathan Pierce, dit-il éperdu, je suis Eugène Gages.... Vous le savez bien, cruelle qui me torturez !.... Et l'enfant qui est là-haut mourante est ma fille, la fille de Pauline, celle que j'étais venu autrefois mettre dans le berceau sur lequel vous vieilliez à la place de l'au-

tre, pour qu'elle fût aimée, élevée, soignée par vous, Suzanne !.... Pour qu'à défaut de la mère qu'elle venait de perdre, elle vous retrouvât, vous si bonne, si honnête, si droite ; vous.... mon seul amour.

Elle l'écoutait glacée, presque folle.... constatant que dans cette âme de boue le mensonge persistait toujours, puisque pour la fléchir c'était encore des paroles de mensonge ou de duplicité qui montaient à ses lèvres.

Elle était sûre que c'était lui l'assassin de Georges, lui Eugène Gages, et cependant en entendant le terrible aveu tomber des lèvres du misérable, en pensant surtout que Pierre de Sauves était là l'écoutant, voyant à quel résultat elle était arrivée, Suzanne sentait son cœur s'arrêter de battre.

— Vous, balbutia-t-elle, afin de le pousser à bout, vous Eugène Gages !.... Oh ! ce n'est pas possible ! Vous êtes Jonathan Pierce, le cousin de sir Pembroke. Vous me trompez pour que je vous laisse voir Georgette.

— Non, je ne vous trompe pas. Jonathan Pierce, le vrai, l'Américain, est mort dans mes bras à Cincinnati. Il n'avait point de parents, je lui ai pris ses papiers. J'étais son ami, je connaissais sa vie, il ne m'a pas été difficile d'entrer dans sa personnalité, pas plus que de changer mon teint et mes cheveux.

— Alors, vous avez menti, menti, menti encore, menti toujours !

Il baissa la tête, ne pensant qu'à sa fille ; oubliant tout, mais aussi trouvant que Suzanne était longue à prendre la décision qu'il attendait si ardemment.

— Et c'est vous, Eugène Gages, vous qui osez revenir dans cette maison-ci, continua-t-elle, vous qui vous êtes assis à la table de famille, qui avez serré la main loyale de Pierre, qui avez eu l'audace de porter les yeux sur Adèle !....

— Ils avaient ma fille ! répondit-il.

— Et vous n'aviez pas peur que la foudre vous écrasât, que Dieu vous punisse de toutes ces profanations, surtout de vouloir marier Georgette avec le fils de M. de Sauves ?....

— Ah ! Dieu non ! Je n'en avais pas peur. Toute peine mérite salaire. Est-ce que vous croyez que j'avais élevé Robert, et que j'avais développé ses facultés, et que je m'étais consacré à lui pour autre chose que pour en faire le mari de ma fille ?

Quand j'ai vu son intelligence, ses vertus, sa bonté, je me suis dit : celui-là la rendra heureuse. Et j'ai travaillé dans ce but unique.

— Unir le sang de la victime à celui de l'assassin ! Quelle monstruosité ! s'écria-t-elle, suffoquée d'indignation.

Mais lui, voyant qu'il était allé trop loin, voulut essayer de reprendre avec son sangfroid sa mine douceuse.

— L'assassin ! dit-il. Qu'est-ce que vous croyez donc, Suzanne ?

— Que vous avez assassiné Georges Chaniers pendant l'orage ; au milieu de cette nuit fatale où Pauline est morte, où Clotilde et Georgette sont venues au monde : puis que vous avez volé trente-huit mille francs que vous aviez vu M. Chaniers enfermer quelques heures avant dans le secrétaire de son cabinet.

— Ce n'est pas vrai !....

— Allons donc !.... Comment auriez-vous su qu'une petite fille était née aussi dans cette maison, qu'elle m'était confiée, qu'elle dormait à mes côtés, si M. Georges ne vous l'avait pas dit dans la conversation que vous avez dû avoir avec lui, avant le crime.

— Non, répondit-il, en niant toujours avec autant d'énergie, ce n'est pas vrai, je ne suis pas un assassin, ni un voleur !....

Une inspiration vint à Suzanne.

Par tous les moyens possibles, elle voulait lui faire avouer son crime.

— Eh bien ! dit-elle, gardez votre secret, vous avez peut-être raison. Vous commencez à m'apitoyer.... Vous évoquez tant de souvenirs !....

Sa voix, subitement amollie, frappa Eugène Gages, il la regarda plus attentivement.

Elle était très pâle, ses lèvres tremblaient.

Il crut que la pensée de son ancien amour, peut-être cet amour lui-même qu'elle avait dû conser-

ver, puisqu'elle était demeurée libre, la troublait encore à cette heure lointaine.

— Oui, continua-t-elle, gardez vos secrets, moi je resterai fidèle au devoir que l'on m'a imposé : vous ne verrez pas votre fille....

Il essaya de l'implorer encore par ses larmes, de la fléchir par ses supplications....

Tout fut inutile.

En haut, tout à coup, un grand piétinement se fit.

De la tête aux pieds, sir Jonathan Pierce tressaillit.

— Mon Dieu, balbutia-t-il, que se passe-t-il ?

— Avouez vos crimes et vous le saurez.

Un domestique arriva en courant devant la porte vitrée qui donnait sur le jardin.

— Mademoiselle se meurt !.... dit-il. Elle parle, elle connaît, elle demande sir Pierce !....

Il voulut s'élançer.

Suzanne lui barra le passage.

— Avouez, dit-elle, impitoyable.

— Et vous me la laisserez voir ?

— Moi, oui.

— Eh bien ! c'est vrai.

— Quoi ?

— Ah ! je n'ai pas le temps !....

— Vous ne la verrez pas avant d'avoir tout dit. — Je n'avais pas le sou, Pauline était morte, je voulais partir, m'expatrier.... j'avais vu M. Georges serrer l'argent dans le secrétaire.... je suis venu pendant la nuit pour le prendre, en passant par le jardin.

Mais je ne voulais pas tuer, pas même voler ; je l'eusse rendu plus tard cet argent !.... Malheureusement M. Georges m'a surpris. Il m'a dit de le laisser.... qu'il me pardonnait.... au nom de sa fille qui venait de naître et qui dormait sous votre garde....

Il a été très bon, c'est vrai....

Mais j'ai vu rouge, je voulais l'argent....

Alors je l'ai terrassé.

Oh ! il s'est défendu !....

Mais j'étais fort !....

J'ai eu le dessus....

Je l'ai étranglé !....

Puis je suis allé le jeter dans le réservoir de l'usine !....

— Comme cela, sans pitié, sans remords !.... un être si bon !....

— Je voulais partir aller loin gagner une fortune moi aussi !

— Et quand vous avez été hors d'atteinte, vous avez laissé votre bienfaiteur, Pierre de Sauves, sous le coup de la peine capitale, sous le coup plus terrible encore de son honneur perdu !....

Lui, cet homme si généreux, si droit, si noble, qui, pour vous, surtout, avait été d'une bonté si grande, vous soutenant, vous défendant toujours !

Mais dans votre âme faite de fange et de boue, rien ne battait donc, ne surnageait, ne tressaillait plus !....

Il baissait la tête.

Tout à coup, il se redressa.

— J'ai avoué, dit-il. Vous m'avez promis qu'à ce prix je verrais ma fille.

Venez !.... Tenez votre promesse !.... Je la sauverai moi, j'en suis sûr.

Après, je vous débarrasserai tous de ma présence et de la sienne, je l'emporterai au bout du monde. Jamais plus vous n'entendrez parler de nous !....

Tout à coup, une main se posa sur son épaule.

Il se retourna :

Pierre de Sauves et un inconnu étaient devant lui.

Dans les yeux de Pierre, il y avait une résolution si arrêtée, un mépris si glacial, une décision implacable, que le misérable tressaillit jusqu'aux entrailles.

— Pardon !.... murmura-t-il, en joignant instinctivement les mains.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 21 SEPTEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

—On se moque de nous !
 —Ça devient fatigant !
 —Paie-t-on ou ne paie-t-on pas ?
 Le tout, émaillé de ce que les langues du globe ont pu enfanter de jurons énergiques.
 Cependant, le chef d'équipe avait frappé au guichet, doucement d'abord, plus fortement ensuite.
 Le guichet s'était entrouvert, et le caissier avait répondu qu'il fallait attendre.

Cette réponse fut transmise de bouche en bouche.

D'abord, ce fut de la stupéfaction.
 Un retard ! mais cela ne s'était jamais produit !
 Pour quelle raison cela se produisait-il ?

—Était-ce donc qu'on ne voulait pas les payer ?
 —Ou bien, n'y avait-il pas d'argent en caisse ?
 —Est-ce qu'on admettait un retard de leur part, à eux ?

—Est-ce qu'on ne les mettait pas à l'amende pour une infraction, pour un oubli ?...

Un sourd murmure accueillit la communication, allant et venant d'un bout à l'autre de cette colonne mouvante.

Il ne fallut pas longtemps pour que le mécontentement se changeât en fureur.

La colonne se rompit, des groupes animés se formèrent, des discussions s'élevèrent, accompagnées de gestes menaçants ; car, ainsi qu'il arrive toujours dans la foule, les avis se partageaient.

Et comme toujours, les plus violents étaient aussi les plus écoutés.

Des orateurs s'improvisaient, jetant sur la co-

lère de leurs compagnons des phrases terribles. Encore quelques mots et le chantier flambait.

—Giovanni Corda nous fait banqueroute ! cria une voix.

Cette voix était celle de Landrin, le plus ardent parmi ceux qui dirigeaient les mécontents.

Et, aussitôt, de tous côtés, des cris s'élevèrent :
 —Corda est un voleur... Il a pris la fuite avec notre argent !

—Il faut exiger qu'on nous paie tout de suite !
 —Enlevons le caissier.

Et tout de suite, sans qu'un mot d'ordre eût été donné, tous les bras se trouvèrent armés, les uns d'une pelle, les autres d'un pic, d'une pioche... bref de l'outil qui se trouvait à portée.

En voyant autour de lui ces visages menaçants qui le regardaient en semblant lui demander conseil, Landrin s'écria :

—Prenons le pavillon d'assaut, et payons-nous par nos mains.

—Et s'il n'y a pas d'argent ?

—Eh bien ! répliqua-t-il féroce, nous nous paierons sur la peau du caissier.



Le feu était allumé et déjà une épaisse fumée s'élevait en tourbillonnant.—Voir page 10, col. 1.

On applaudit, et trente des plus furieux s'avancèrent vers le pavillon, précédés de Landrin, et hurlant :

—A bas la cambuse !... A mort le caissier !
 Dès qu'ils virent les mécontents prêts à mettre leurs menaces à exécution, les surveillants se précipitèrent pour leur barrer le passage.

L'un fit un faux pas, trébucha contre un madrier et tomba ; avant qu'il eût le temps de se relever, il était entouré par ces forcenés et désarmé.

Ses camarades voulurent revenir sur leur pas pour le délivrer ; Landrin leva sur sa tête le pic qu'il tenait à la main et leur cria :

—Un pas de plus et je lui défonce le crâne.
 Ils s'arrêtèrent ; alors le bandit ajouta :

—Sortez du chantier et laissez-nous faire nos affaires... sinon, il paiera pour vous.

Les surveillants se consultèrent entre eux, puis s'éloignèrent à pas lent.

Que pouvaient-ils contre ces trois ou quatre cents furieux ? Sacrifier leur vie inutilement.

En cédant, ils sauvaient la peau de leur camarade et qui sait, Giovanni Corda arriverait peut-être, à temps, pour arrêter l'effusion du sang et éviter un désastre.

Tout à coup un sifflement strident retentit dans le lointain, et un panache de fumée s'éleva vers le ciel.

C'était le train de Colon, celui-là même qu'avait dû prendre l'entrepreneur, qui quittait la station et s'enfuyait vers Panama.

—Le patron va être ici dans cinq minutes, murmura l'un des surveillants, et convaincus de leur impuissance, ils sortirent du chantier.

Cependant, le malheureux, dont les ouvriers s'étaient saisis, avait été lié à un tronc de maniglier ; un des plus agiles avait grimpé jusqu'à l'une des branches, y avait passé une forte corde terminée par un nœud coulant.

Ce nœud fut passé au cou du prisonnier.

Puis un des travailleurs fut laissé en faction, avec ordre de pendre l'otage, au moindre mouvement que feraient les surveillants.

S'étant ainsi assuré la neutralité de ceux-là, la troupe forcenée revint au pavillon.

Mais le guichet demeurait clos ; sans doute le comptable et le caissier étaient-ils décidés à faire la sourde oreille, se croyant à l'abri de derrière leur mur de briques.

Alors, Landrin avisant à terre une poutre énorme, destinée à boiser le tunnel, fit un signe.

Ce signe fut compris ; car, aussitôt, une vingtaine de forts gaillards se précipitèrent, soulevèrent l'énorme pièce de bois et se dirigèrent en courant vers la porte du pavillon.

Des applaudissements éclatèrent :

—Bravo ! cria-t-on, défoncez la cambuse !

En même temps, le madrier, vigoureusement conduit, allait frapper, comme un bélier, la porte contre laquelle il résonna sourdement.

Puis, les assaillants se reculèrent, revinrent au

pas de course, et un second coup fit sauter la serrure, fendant la porte du haut en bas.

Vingt, trente, cinquante ouvriers se précipitèrent.

Soudain, sur le seuil de la porte, les deux employés se présentèrent,

Aussitôt, il se fit un mouvement de recul :

—Laissez-les parler... laissez les parler ! crièrent ceux qui se trouvaient en arrière et espéraient encore pouvoir être payés.

Le crissier et le comptable étaient très embarrassés, car le retard du patron n'était nullement prévu.

Pas plus que les ouvriers, ils ne savaient ce qu'était devenu l'entrepreneur ; comme eux, ils ignoraient pour quelle raison il n'avait pas apporté les fonds.

Mais c'étaient des hommes décidés... ils avaient, d'ailleurs, entendu les menaces de la foule ; ils savaient qu'il s'agissait de leur peau, et ils faisaient bonne contenance.

—M. Corda n'est pas arrivé, répondirent-ils ; il n'y a qu'à attendre.

—Nous voulons être payés tout de suite, hurlèrent les ouvriers furieux.

—Vous savez bien, répliquèrent les employés, que la caisse ne contient pas d'argent.

—Eh bien ! pendons-les ! cria Landrin.

—Oui, c'est cela !... c'est cela ! Pendons-les, cria la foule enthousiasmée.

Plusieurs énergumènes, absolument affolés, se précipitèrent vers les deux hommes.

Mais ceux-ci, sans se laisser intimider, tirèrent leurs revolvers.

Il y eut un temps d'arrêt.

—En avant ! cria Landrin, ils n'oseront pas.

Deux coups de feu lui répondirent.

Les assaillants reculèrent en désordre ; puis, s'arrêtant, s'examinèrent avec inquiétude.

Personne n'avait été atteint, les employés ayant tiré en l'air.

Alors les ouvriers, irrités de la frayeur qu'ils venaient d'avoir, tinrent conseil, méditant une vengeance.

Et, soudain, Landrin eut une idée.

En quelques mots, il l'exposa : il s'agissait d'aller mettre le feu au pavillon, par derrière, pendant que les autres, simulant une attaque par devant, occuperaient l'attention des assiégés.

—Comme cela, ajouta-t-il en terminant, nous les rôtirons comme des porcs.

Un rire bruyant, féroce, accueillit ces paroles.

Une vingtaine d'ouvriers se détacha de la foule et courut ramasser des branchages, des débris de planches qu'ils accumulèrent derrière le pavillon.

Le feu était allumé et déjà une épaisse fumée s'élevait en tourbillonnant dans l'air, lorsque tout à coup, sur la route de Colon, on entendit la galopade effrénée d'un cheval ; en même temps, au milieu d'un nuage de poussière, apparut une voiture.

Dans cette voiture, un homme, debout, gesticulait et criait :

—Arrêtez, arrêtez !...

—Avant qu'ils eussent pu distinguer son visage, les ouvriers avaient reconnu Giovanni Corda, à son accent strident et désagréable.

C'était l'entrepreneur, en effet, qui avait manqué de quelques minutes le train de Panama et qui, sachant dans quelle tourbe était recruté son personnel, accourait avec, dans le cœur, le pressentiment d'un malheur.

—Voilà l'argent, cria le caissier.

—On va payer, fit la foule.

La voiture, maintenant, n'était plus qu'à une trentaine de mètres.

—Eteignez le feu ! hurlait l'entrepreneur. Brigands, misérables, imbéciles !... fous que vous êtes !

Subitement, la colère de ces gens était tombée et pendant que les uns s'occupaient à disperser les matières enflammées accumulées contre le mur du pavillon, les autres couraient au malheureux surveillant, coupaient ses liens, lui rendaient ses armes.

La voiture venait de s'arrêter au milieu des révoltés.

—Bourreaux que vous êtes ! dit Giovanni en agitant ses bras dans des gestes désordonnés...

vous savez bien que je paie toujours... vous pouviez bien attendre une petite heure... croyez-vous que je n'aie point attendu, moi.

Il s'adressa à son caissier.

—Il y avait un monde fou chez le banquier.

Puis, donnant à sa voix un accent attristé :

—Je n'aurais jamais cru que vous auriez manqué de confiance en votre entrepreneur !

—Vive Giovanni Corda ! crièrent quelques voix.

Cette acclamation enthousiaste manqua d'échos. L'Italien descendit de sa voiture, vit la porte enfoncée et le madrier par terre.

—Une si bonne porte ! dit-il... vous mériteriez que je vous la fasse payer... vous avez de la chance que je sois de bonne humeur.

Et mentalement il ajouta, superstitieux comme le sont tous les gens de son pays :

—Cela avait trop bien marché ce matin... il fallait ce petit désagrément pour satisfaire la guigne.

Pendant l'ordre s'était rétabli comme par enchantement et la paie fut commencée au milieu d'un silence presque complet.

Et, à mesure que les chefs d'équipe distribuaient la semaine à leurs hommes, ceux-là s'en allaient par deux, par trois, selon leurs préférences et leurs habitudes, se dispersant du côté des baraquements où des industriels avaient installé des bars où l'on boit, où l'on mange, où l'on joue, où l'on couche.

Mais la plus grande partie des ouvriers n'allait pas loin.

Ils n'avaient pas été seuls à attendre l'heure de la paie.

S'ils avaient été inquiets tout à l'heure, d'autres l'avaient été non moins, et ces autres formaient un groupe compact d'individus plus proprement habillés, qui s'était formé, non loin du pavillon de Giovanni Corda, quelque temps avant l'heure normale de la paie.

Ces gens avaient assisté à la scène violente provoquée par le retard de l'entrepreneur, et cet incident les avait fort émus ; mais l'arrivée de Giovanni avait ramené le calme sur leur physionomie.

C'étaient des créanciers, logeurs, cabaretiers, restaurateurs, usuriers.

Ils avaient plus ou moins fait crédit pendant toute la semaine et ils se trouvaient là, en faction, depuis plus d'une heure, guettant le moment d'accoster leurs débiteurs.

Ils s'approchaient successivement, connaissant aussi bien que le comptable l'ordre dans lequel s'effectuaient les paiements ; même, quand ils s'oubliaient dans leurs conversations, un voisin complaisant leur disait :

—C'est votre tour, maintenant ; voilà qu'on paie le cinquième équipe.

L'individu ainsi prévenu remerciait et s'éloignait aussitôt dans la direction du groupe formé par les ouvriers autour de leur contre-maître.

Et, à mesure que les ouvriers recevaient leur argent, on voyait plusieurs de ces individus en prendre un ou deux par le bras.

Alors, c'étaient des réclamations, des discussions dans tous les idiômes du globe, avant d'arriver à un règlement de compte dont le résultat était de faire passer dans la poche du créancier tout, ou presque tout l'argent que le débiteur venait de recevoir.

Et la foule, mêlée de débiteurs et de créanciers ressemblait à une bataille où l'on commence par les injures pour en venir bientôt aux voies de faits.

Les débiteurs contestaient le chiffre de leur dette ; les uns y mettaient de la mauvaise foi, mais les autres, en grande majorité, étaient dans leur droit.

—Vous nous écorchez trop ! criait celui-ci.

—Vous me portez trois piastres en plus ! hurlait un autre.

—Vous me prenez vingt-cinq pour cent.

—Voleur !

—Canaille !

Mais les ouvriers finissaient par s'exécuter !

Heureux, s'ils obtenaient un léger rabais, prévu d'ailleurs par le créancier, afin de les empêcher de trop crier.

Quelques-uns, dont la bourse avait été complètement vidée dans la poche du logeur ou de l'usurier,

regardaient d'un air sombre ce groupe d'exploiteurs impitoyables.

Dans leurs yeux se lisaient de vagues instincts de meurtre.

Est-ce que ces gens-là n'abusaient pas de leurs vices pour leur faire dépenser toute leur paie huit jours d'avance afin, de grever la dette d'intérêts usuraires ?

Combien y en avait-il, sur ces quatre cents travailleurs, qui eussent la force de ne pas se livrer à la boisson ou de ne pas jouer, de se mettre un peu d'argent de côté ?

Pas cinquante, à coup sûr.

D'ailleurs, est-ce qu'ils pouvaient se passer de ces gens qu'ils maudissaient, qu'ils insultaient ?

Oui, ils l'auraient pu.

Mais il aurait fallu, pour cela, qu'ils eussent dans le cœur des sentiments honnêtes.

Un Français, qui habitait Panama depuis de longues années, poussé par des idées de philanthropie, avait essayé de monter, sur chacun des chantiers du Canal, un établissement propre et à des prix modérés.

Mais, dans cet établissement, lorsqu'un homme avait assez bu, on refusait de le servir.

En outre, point de roulette, encore moins de cartes ; là dedans, il était défendu de jouer.

Alors l'ouvrier allait s'enivrer chez le tavernier voisin, où on lui versait des boissons frelatées, jusqu'à ce qu'il tombât ivre-mort, et où il trouvait tous les jeux possibles qui vidaient ses poches dans la caisse du maître du lieu.

Et il ne revenait pas dans cette maison honnête où il n'avait pas ses coudées franches, où on lui refusait le droit de s'enivrer et de se faire voler son argent.

Comment, dans un pareil milieu, la sagesse aurait-elle triomphé du vice ?

Comme bien on pense, cet établissement n'avait pu continuer son entreprise humanitaire ; l'industriel, qui avait projeté de faire des bénéfices honnêtes, y avait perdu ses peines et une partie de ses capitaux. Et il avait été contraint de vendre, à vil prix, son matériel à un aventurier aussi peu délicat que les autres.

Cependant la paie était terminée et, peu à peu, les groupes se faisaient plus rares.

La foule des ouvriers se dirigeait du côté des bars, accompagnés de quelques-uns de leurs créanciers, ou plutôt entraînés par eux.

Ils ne s'étaient point encore décidés à payer, et voulaient jouir quelques instants encore de la monnaie qui tintait dans leur poche.

Jouissance illusoire ! ne faudrait-il pas, tout à l'heure, se séparer de cet argent si durement gagné ?

Puis, lorsque la dernière piastre serait tombée dans la main du créancier, il faudrait obtenir un nouveau crédit.

Et chaque samedi il en était ainsi.

Bientôt le chantier et ses alentours furent complètement déserts.

Tout le bataillon des travailleurs s'était engouffré dans les tavernes, avec l'unique idée, pour le moment, de satisfaire la faim et la soif, les uns prenaient la résolution de ne pas trop boire, résolution d'ivrognes, les autres, endurcis dans le vice, pressés de recommencer leurs orgies habituelles.

Dans le pavillon, les employés de Giovanni Corda achevaient leurs comptes.

—Hum ! pensa-t-il, voilà un petit incident qui me rassure sur la facilité avec laquelle je pourrai satisfaire ces bons MM. Schmidt et Jackson... Des révoltes... des grèves !... eh ! mais, j'en aurai comme je voudrai, tant que je voudrai... avec des gaillards comme ceux-là.

Il sourit malicieusement, puis son visage s'assombrit.

—Malheureusement... si les autres se moquent de me compromettre, moi, je n'y tiens aucunement... et renouveler plusieurs fois la petite scène d'aujourd'hui serait dangereux, et un retard continu dans mes paiements me mettrait dans mon tort vis-à-vis de la Compagnie...

Il réfléchit quelques instants, puis, faisant claquer ses doigts :

W. O
portrait
temps la
Au m
la vicille
conte d
joignent
acclame
volume
sacrer c
nous no
connaît
monde l
Chapm
à cinqu
nant tre
Son p
merce co
tune l'on
quelques
man est
pour aie
anglaise
qui prit
loo et vi
secrétaire
teur du
La m
cêtres ve
Caroline
trois ans
gois Réa
teur dis
Auguste
gouverne
Québec.
Chapm
fait part
Il n'ava
les aptit
taient si
que Will
ficher p
Robert é
William
comptoir
sait alors
tin, devo
d'un ave
Robidou
Le ma
l'habitud
Fortin or
nent, à e
tous mes
Chapm
porte à p
après les
ruisseaux
dont ils
seaux—c
les poètes
ris de leu
glaise et
resses et
lançant d
avaient d
lequel no
à toutes l
fois le dés
Chapm
encore au
de la pécl
Le père
dessus to
garda Rol
collège.
C'est en
Lévis pou
Il y éta
pénible vi
rambleme
ru: des fiè
Le père
pauvre Ro